Tite Live, Valère Maxime « et tous les autres ». Le commentaire est suivi d'une lettre de Bérauld au lecteur (qui use de nouveau des *topoi* de la modestie et justifie ses choix d'écriture) et de deux pièces de Ravisius Textor (dialogue entre Bérauld et la *Silve* de Politien ; éloge d'Étienne Josmar, correcteur du volume).

La traduction de P. Galand est toujours claire, précise et élégante. Elle est accompagnée de plus de 1500 notes de bas de page (explicitation des intertextes, prosopographie, commentaire stylistique, de vocabulaire ou de fait de civilisation, éléments de bibliographie…). L'ouvrage se termine par une bibliographie fournie et un fort commode index des noms d'auteurs anciens, médiévaux et humanistes.

En conclusion, P. Galand offre avec cet ouvrage une excellente édition critique d'une œuvre dont elle procure la première traduction moderne (dont la fluidité est tout particulièrement remarquable), et qui rendra d'immenses services à tous ceux qui s'intéressent à Politien et à Bérauld.

Sylvie Laigneau-Fontaine.

Histoire littéraire

Patrick Voisin & Marielle de Béchillon (dir.), *L'espace dans l'Antiquité* (Collection « Kubaba ») : Paris, L'Harmattan, 2015, 375 pages.

Cet ouvrage reprend dans une perspective plus large les analyses qui ont été prononcées en février 2013 au lycée Louis-Barthou de Pau, dans le cadre du programme de culture antique des classes préparatoires littéraires. Les auteurs voudraient, par une approche pluridisciplinaire, nourrie de sources essentiellement littéraires, cerner la notion d'espace dans l'ensemble du monde antique, selon trois axes majeurs : celui de la représentation qui en est faite, celui des mentalités que cette représentation révèle, celui des transgressions permises par la mythologie. Vu la multiplicité des subdivisions et des croisements possibles, il s'agira surtout d'ouvrir des pistes de réflexion (avant-propos, p. 7-8).

C'est d'abord un voyage dans « L'espace, entre monde hittite et monde mésopotamien », qui nous est proposé (p. 11-41). Selon les Hittites, l'espace se structure en une double organisation, verticale au niveau du cosmos (Ciel, Terre, Monde souterrain) et horizontale au niveau du royaume hittite, l'ensemble reposant sur des limites fortement marquées (M. Mazoyer). La notion de frontière, associée à celle de souveraineté, est dès lors essentielle : son franchissement par un ennemi signifie pour le roi en titre l'abandon de la protection divine et son incapacité à protéger son peuple, comme le montre une analyse « idéologique du conflit frontalier autour de Malatya », cité hittite du nord de l'Euphrate, menacée les Assyriens au XIII^e^ siècle av. J.-C. (R. Nicolle). L'espace mésopotamien, approché à la lumière du mythe suméro-akkadien du *Lugal.e* (III^e^ millénaire, copié jusqu'à l'époque Séleucide), se divise en un espace ordonné (délimité par une frontière, lieu du dieu Ninurta) et un espace désordonné (non délimité, occupé par le démon Asakku), les deux étant unis par une relation dynamique (J. Pace), qui n'est pas sans rappeler le mythe platonicien (*Politique*, 269-270).

La deuxième partie nous entraîne dans « l'espace religieux », « autour du sacré » (p. 45-143). Certains rites contemporains de circumambulation en Europe attestent

en effet de la transmission d'une représentation hésiodique (témoignage de Plutarque, *Sur les sanctuaires dont les oracles ont cessé*, 46-125) du phénomène astronomique de précession des équinoxes, reprise dans le *Livre de Lismore*, ouvrage irlandais du XIII^e^ siècle, phénomène dénié par Platon dans sa cosmographie et par conséquent « dans la physique aristotélicienne » (p. 61, Y. Chatcuti). Cet espace est parcouru, en Grèce ancienne, de tout un réseau de voies qui installent une présence sacrée (M. Miatto), en opposition avec l'espace infernal mis en place dans les poèmes homériques, situé « aux marges du monde habité », fermé par « une double barrière » qui en fait un lieu de « négation de la vie » (p. 84, C. Cousin). Les eaux qui y circulent ont toutefois une symbolique ambivalente, entre emprisonnement et circulation, poésie et philosophie (É. Ndiaye). À Rome, le travail de délimitation de l'espace sacré (*templum* et formules de prière) se fait de façon plus analytique (Ch. Guittard) et donne lieu à tout un corpus juridique sur le *locus religiosus* des cimetières (A. Paturet), mais permet aussi à Sénèque de mettre en scène, dans son théâtre, des images virtuelles créées par les mots et incarnées par des *umbrae* (P. Katuszewski).

L'analyse se porte ensuite sur les liens entre « espace et mythes » (p. 147-210). Dans un article stimulant, P. Voisin souligne le lien qui, à travers πόντος, « la mer », et *pontus*, « le pont », unit les peuples de la Méditerranée en un « franchissement difficile » (p. 155) que dit le mythe d'Héro et Léandre. Ce tressage du monstrueux et du bucolique, du « légendaire » et du « naturel » se retrouve dans le catalogue virgilien des Italiens (*Aen*., VII, 641-817, É. Buchet) et dans la symbolique de la montée des eaux telle qu'elle est exploitée dans la littérature chrétienne et le roman grec d'époque impériale (V. Faranton). Car la construction de l'espace, surtout celui des marges, relève en partie de l'imaginaire et s'élabore à Rome autour de la notion de frontière, entre esprit de conquête et fantasmes de l'imaginaire (Fr. Collin).

La quatrième partie nous invite à redescendre dans « l'espace terrestre selon les géographes et les voyageurs » (p. 211-285) pour mesurer comment la science grecque est perçue par les Romains, entre admiration et critique d'une *subtilitas* (Pline l'Ancien, VI, 211) intellectuelle (concept de *climat*, fondamental pour la cartographie savante de l'antiquité) « désormais improductive » (A. Haushalter). Sont ensuite approchés « l'espace désertique africain », ressenti surtout comme négatif (R. Ségalas), les temples de Gaule romaine en périphérie (L. Péchoux), « la représentation de l'espace dans les excursus ethnographiques de César et Salluste », qui visent à donner à voir la puissance romaine (L. Méry), le jeu sur quatre sortes d'espace dans la lettre I, 5 de Sidoine Apollinaire, qui construit le récit de son voyage de Lyon à Rome sur le passage d'un « espace intime et identitaire » à un espace politique après ceux de « la nature maîtrisée » (p. 275) et de « l'idéal naturel antique » (p. 276, M. Fournier et A. Stoehr-Monjou).

Le cinquième et dernier moment s'intéresse aux rapports entre « espace et politique » (p. 287-371), à travers l'Acropole d'Athènes dans le théâtre d'Euripide (construction d'une identité humaine : Kékrops, religieuse : Erichtonios / Erechthée et politique : Thésée, C. Peignot), les réflexions d'Aristophane sur les prétentions impériales d'Athènes dans *Les oiseaux* (M. Duret-Pujol et C. Pébarthe), la représentation politique, partiellement fantasmée, de l'espace grec chez Démosthène et Eschine (M. Lefort), la construction par César d'un espace gaulois pérenne (J.-P. Brèthes), la réflexion sénéquienne sur « l'*otium* comme expression des *mores* » (A. Maruotti), dans une perspective au demeurant plus philosophique que politique, et, enfin, la construction de l'espace impérial romain, de César à Domitien dans le *De vita Caesarum* de Suétone (N. Louis-Roux).

Il s'agit donc d'un ouvrage stimulant qui propose des éléments de réponse au problème complexe de la représentation de l'espace dans l'Antiquité, comme le

REL_94.indb 278 24/10/2017 11:22:45

souligne L. Méry au début de son article (p. 255) : c'est un aspect qui aurait gagné à être précisé dans l'avant-propos et repris dans une conclusion d'ensemble (spectre de la notion d'espace, ancrage étymologique dans le domaine indo-européen, intérêt des pistes ouvertes, le moindre n'étant pas de rapprocher les cultures et les sensibilités, en une implicite et belle invite à faire *La part de l'autre*). Un index des auteurs et des notions (par exemple celle, importante, d'image virtuelle créée par les mots, via l'ἐνάργεια / *evidentia*, p. 261 et la φαντασία / *uisio*, p. 135) aurait offert au lecteur une navigation plus aisée dans l'ouvrage en lui permettant un accès direct à l'objet de sa recherche ; il aurait été bon également d'harmoniser les pratiques (translittération ou non du grec, traduction ou non, seule Maruotti ne donne que le texte latin). Enfin, il me semble discutable de construire une architecture polyphonique de l'espace sans consacrer une analyse à Lucien et à ses *Histoires vraies*, alors que l'on s'arrête sur la comédie d'Aristophane et sa Coucouville-les-Nuées et que l'on s'intéresse à l'historiographie, à la mythologie et même à la philosophie de Sénèque. Ceci étant, et malgré les coquilles typographiques assez nombreuses (entre autres, la répétition, à neuf reprises, d'un même mot), ce livre mérite assurément le détour, d'abord pour la somme de connaissances qu'il contient, ensuite – et c'est, à mon avis, son intérêt majeur – parce qu'il invite à la réflexion personnelle, non seulement sur l'espace antique, mais aussi sur notre propre espace, sur le problème des migrations de population et des échanges, économiques, socio-politiques, intellectuels, religieux, entre des peuples que la Méditerranée rapproche et sépare à la fois : l'analyse et le message de Patrick Voisin sont, à cet égard, éclairants. Construit sur un ensemble de correspondances (au sens baudelairien du terme) entre la sphère, verticale, du sacré et celle, horizontale, de l'humain, cet ouvrage offrira à chacun, qu'il soit spécialiste ou non, de quoi butiner pour faire son miel.

Christine Kossaifi.

Daniel Arnould, *Les figures du destin dans l'épopée antique gréco-latine* (Collection « KUBABA », série Antiquité) : Paris, L'Harmattan, 2016, 304 pages.

Cet ouvrage a une histoire un peu particulière. Il est en effet l'œuvre d'un ancien Professeur de Sciences économiques de l'Université de Nancy, par ailleurs passionné de culture antique, qui a entrepris, à la retraite, une thèse de littérature ancienne à l'Université d'Aix-en-Provence, soutenue en 2014, et dont ce livre est issu. L'auteur est décédé peu après sa parution.

Le sujet peut paraître ambitieux, et le corpus ne l'est pas moins, puisqu'il englobe en fait la quasi totalité de la production épique antique, *épyllion* compris (mais poésies didactique et chrétienne exclues) : y figurent donc les poèmes homériques, Apollonios de Rhodes, les fragments des *Annales* d'Ennius, l'*Énéide* de Virgile, les *Métamorphoses* d'Ovide, Lucain, Valérius Flaccus, la *Thébaïde* et l'*Achilléide* de Stace, Silius Italicus, les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis, mais aussi la *Théogonie* d'Hésiode, six idylles de Théocrite, l'*Ilias Latina* de Baebius Italicus, l'*Hécalé* de Callimaque, le poème 64 de Catulle, le *De raptu Proserpinae* de Claudien, Collouthos, Dracontius, Musée, Quintus de Smyrne, Théocrite, Triphiodore et les *Argonautiques orphiques* ; il n'y a guère que le *Bellum ciuile* de Pétrone qui semble avoir échappé au souci d'exhaustivité de l'auteur. Heureusement, la problématique est resserrée sur trois thèmes précis, correspondant aux trois parties de l'ouvrage.

La première est d'ordre lexical. Elle examine, dans un premier temps, dans les épopées fondatrices d'Homère et de Virgile, les deux couples terminologiques

majeurs dénotant le destin que sont, d'une part, *moïra* et *kèr* du côté grec et, d'autre part, *fatum* et *fortuna* du côté latin, pour mettre en relief leurs différences respectives : à l'idée de part de vie individuelle mise en avant par les Grecs s'oppose la notion de hasard ou de chance prépondérante chez les Latins, dont les termes destinaux se rapprochent davantage de la notion de *tuchè*, elle-même peu présente dans l'épopée grecque. L'auteur en dégage une dichotomie entre un destin au sens « fort et prospectif » (terminologie empruntée à F. Lecercle), au sens d'un avenir fixé par une instance supérieure et annoncé par divers canaux, et un destin « faible et rétrospectif », au sens de vie achevée. Le second chapitre de la deuxième partie se penche sur les évolutions terminologiques dans les épopées « secondes » ; pour faire ressortir les mots qui apparaissent (les noms des Parques notamment) et ceux qui disparaissent (*aïssa*, *kèr*) ; cette partie met aussi en évidence une tendance croissante à la personnification du destin sous diverses formes, l'assomption de *fortuna* en milieu latin, et l'apparition à partir de Lucain d'un nouveau sens de *fatum* (au sens rétrospectif du passé proche d'un individu) ; mais globalement, la place quantitative de la notion destin semble assez indifférente aux changements d'époque et de contexte idéologique (cf. les chrétiens Nonnos et Dracontius) : le conservatisme topique du genre épique va dans le sens de l'idée directrice de cette thèse, qui est que le destin dans les épopées est avant tout « une figure littéraire plutôt qu'historique, philosophique ou religieuse », pour reprendre les termes de l'auteur.

La deuxième partie est consacrée aux « vecteurs mythologiques du destin », c'est-à-dire aux divinités liées à ce dernier. Après un chapitre sur les divinités du destin à proprement parler (Moires, Parques, Kères…), l'auteur envisage les diverses configurations régissant les rapports entre le Dieu suprême et ces dernières : Zeus-Jupiter maître du destin, Zeus-Jupiter associé aux Moires-Parques pour déterminer le destin, Zeus-Jupiter cédant le pas à ces dernières ou, enfin, Zeus-Jupiter instruit par elles du destin ou placé dans l'ignorance de ce dernier. Le sous-chapitre s'achève par un aperçu sur des divinités secondairement ou ponctuellement associées au destin (Érinyes, Furies, Némésis, Gaia, Thémis, Rhéa, autres dieux). Suit enfin un inventaire des divers modes de transmission de la connaissance du destin des dieux aux hommes (annonces directes, divination, prodiges, prophéties, songes). Toute cette partie est à dominante taxinomique, ce qui va de pair, comme souvent, avec une approche descriptive et énumérative qui ne favorise guère une réflexion approfondie ; aussi est-ce sans doute la section la plus faible de l'ouvrage. On retiendra tout de même l'idée intéressante (p. 97) selon laquelle la promotion des divinités secondaires vise moins à suggérer l'impuissance du Dieu suprême d'un point de vue métaphysique qu'à exonérer ce dernier d'une toute-puissance parfois gênante sur la vie des hommes dont il peut être affectivement proche.

La troisième partie aborde enfin ce que l'auteur appelle les fonctions « littéraires » du destin dans l'épopée ; un terme un peu vague auquel je préfèrerais pour ma part celui de « fonctions dramatiques ». Le premier chapitre inaugure une méthode assez originale et astucieuse consistant à imaginer ce que serait la trame narrative de chaque épopée si l'on éliminait la notion de destin, pour conclure à son rôle indispensable comme ressort dramatique, d'une manière ou d'une autre, dans toutes les œuvres envisagées. On relève notamment l'idée pertinente selon laquelle l'existence d'un destin supérieur aide à réguler et à atténuer les conflits potentiels entre divinités. Les trois chapitres suivants montrent, de façon assez convaincante, comment les prolepses destinales visent à accroître la clarté des récits, à soutenir l'intérêt par des effets de suspense ou de surprise, ou à créer un effet d'amplification par le biais de récits secondaires ou d'*ecphraseis* prophétiques, ce qui nous ramène à l'idée de la prépondérance de la fonction dramatique du destin sur les enjeux métaphysiques ; un point sur lequel on donnera bien volontiers raison à l'auteur.

REL_94.indb 280 24/10/2017 11:22:45

L'ouvrage s'achève par un petit résumé des œuvres du corpus et un petit index des personnages mythologiques (à l'usage du grand public), encadrant une bibliographie plutôt succincte, presque entièrement française (et un peu anglaise), assez hétéroclite, et très lacunaire (en particulier, les commentaires sont totalement ignorés).

Même si l'ouvrage n'est pas dénué de qualités et d'idées justes, force est de reconnaître que son apport proprement scientifique est en définitive assez mince, tant en raison du caractère un peu sommaire de la problématique générale que d'une approche globalement superficielle des textes. Telle qu'elle est conçue, cette étude n'apportera probablement pas grand-chose aux spécialistes. Séduira-t-elle davantage le grand public ? Sans doute est-ce à son intention, et pour des raisons éditoriales, que les textes sont cités uniquement en traduction, et jamais dans la langue originale. Mais, là encore, on reste un peu sceptique, car la forme de l'ouvrage reste tout de même très académique. Bref, malgré toute la sympathie qu'inspire cette initiative, on ne peut se défendre de l'impression que cet ouvrage peinera à trouver son lectorat.

François Ripoll.

Rémy Poignault & Catherine Schneider (dir.), *Fabrique de la déclamation antique (controverses et suasoires)* (Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, nº 55) : Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2016, 443 pages.

Cet ouvrage et celui qui le suit dans le présent Bulletin critique sont issus de deux colloques tenus à Clermont-Ferrand en 2011 et à Strasbourg en 2012, à l'initiative de R. Poignault et C. Schneider. L'avant-propos des éditeurs rappelle que le purgatoire où furent confinés le genre de la déclamation et ses représentants a pris fin et analyse chaque article. À cela s'ajoutent des résumés en anglais et en français : louable souci du lecteur, trop souvent absent des volumes collectifs, et qui se traduit aussi dans la haute qualité matérielle de l'ensemble. (Malgré quelques inévitables scories. Lire ainsi *Dionysii Halicarnasei*, p. 47 ; p. 172, un blanc semble avoir été laissé après « Book » : il s'agit du livre III ; p. 416, lire « infamants » et non « infâmants ». Certains résumés sont un peu trompeurs aussi : l'étude de M. Trapp, par exemple, ne contient pas vraiment d'étude du *Discours troyen* de Dion Chrysostome. Les références croisées, enfin, sont inégalement réparties entre les articles : on en trouve p. 417, n. 22 ; mais on en attendait p. 171, avec Stramaglia sur le rôle pédagogique ; p. 189, avec Van den Berg sur les références de la *Decl. mai.* 13 ; et p. 219, avec Burkard sur la définition du *color*).

Le premier chapitre explore la figure du déclamateur. Selon A. Stramaglia, la frontière entre déclamations d'apparat et déclamations scolaires est conçue de façon trop rigide par les modernes. Les *Declamationes maiores*, généralement vues comme des œuvres d'apparat, portent des traces d'une énonciation « scolaire », comme le montrent des passages métarhétoriques abordant les cinq *loci* du discours. Ce serait l'œuvre d'enseignants professionnels, appliquant leurs préceptes en les jalonnant de considérations théoriques. Ces œuvres, malgré leur visée initialement didactique, atteignent à la qualité littéraire constitutive, pour les Anciens, des déclamations d'apparat, ce qui confirme la ténuité de la limite entre les deux catégories. Une conclusion subsidiaire touche aux *decl*. 8 et 17. Exemptes de références métarhétoriques, elles relèveraient d'une source différente des autres : soit des professionnels doutant de la valeur pédagogique de telles indications, soit plutôt des amateurs éclairés. – À partir d'une étude lexicale portant sur

quelques termes (*adulescens*, *iuuenis*, *reddere in senatu*), A. Balbo suggère de placer Calpurnius Flaccus après les Ier-IIe siècles dans lesquels il est traditionnellement situé. – D'après F. Robert, Ælius Aristide n'était pas un pur orateur en chambre, rétif à la prise de parole en public et à l'improvisation. Au contraire, stimulé et assisté par Asclépios, il pouvait aussi répondre au défi de prononcer publiquement des déclamations.

Le chapitre « Poétique de la déclamation » débute par une étude de Th. Burkard relative à l'usage des mots *diuisio* et *color* chez Sénèque le Rhéteur : elle sera utile pour ses bilans, tel celui des précédentes tentatives de définition du *color*. – L. Pasetti analyse des traits stylistiques attachés à l'expression des sentiments intérieurs du locuteur, surtout autour du conflit père/ fils. L'écartèlement de ce « je », en proie à des passions et à des devoirs contradictoires, se traduit par la métaphore du déchirement intérieur (*elidor*, *iactor*, etc.), par l'usage de métonymies où les mots *filius*, *pater*, etc. désignent une réalité complexe exprimée de façon frappante, ou encore par l'emploi de *nescioquis* pour renvoyer à l'inconscient et à la confusion intérieure. L'article intéressera aussi les spécialistes de Sénèque le Fils, souvent cité et étudié aussi bien pour ses traités que pour ses tragédies. – Chr. Van den Berg souligne l'érudition avec laquelle sont évoquées les abeilles dans la *Decl*. *mai*. 13, réutilisant visiblement un large matériau littéraire. Le discours est rapproché de la forme de la ruche : ce serait une façon de défendre la dignité culturelle du genre de la déclamation. – E. Gunderson, auteur de la première contribution du chapitre « Un *ludus* entre instruction et distraction des élites », s'intéresse aux allusions à trois *ludi* dans l'ensemble du *corpus* des déclamations : les mondes des gladiateurs, du théâtre, de l'éducation. Au terme d'une lecture « allégorique » parfois déroutante, il note que la déclamation ne saisit pas toujours les possibilités offertes par le *lusus* pour se déterminer par rapport à d'autres genres littéraires, comme le font la comédie ou le roman. – M. Trapp s'intéresse aux lieux où la déclamation même a été prononcée ainsi qu'à ceux évoqués dans le contenu des discours, essentiellement à partir de la rencontre entre Alexandre de Séleucie et Hérode Atticus (dans Philostr. II, 5) et des récits d'Ælius Aristide. Dans les déclamations elles-mêmes, la géographie est peu exploitée. – M. Faure-Ribreau voit dans la *sententia* gnomique une simple sous-catégorie de la *sententia*, définissable « comme toute formule "coup de poing" », et se demande si elle a une fonction purement ornementale pour Sénèque le Père : en réalité, elle recouvre aussi une dimension pratique et renforce l'*auctoritas* du locuteur. – G. Calboli montre en quoi les *status* ont influencé la pratique oratoire, dont l'un des buts était peut-être de familiariser les jeunes gens avec la complexité desdits *status*. À l'appui de la démonstration sont étudiées les *Decl. min.* 256 et 314. Se fondant sur Cicéron, Calboli prouve aussi que pour l'emporter, l'avocat pouvait avoir intérêt à modifier l'ordre des arguments défini par les théoriciens.

La partie « Valeurs culturelles » s'ouvre sur une étude de P. Schwartz Frydman, consacrée à Cestius Pius, rhéteur d'origine grecque déclamant en latin : la façon dont il dialogue avec la culture romaine classique (Virgile et Cicéron) lui permet de se forger une identité romaine. – N. Kalospyros traite du rhéteur tardif Sopatros et dégage quelques critères caractérisant un traitement proprement « attique » de la déclamation (notamment dans la *dispositio* et l'*elocutio*), avant d'examiner trois exemples précis. – B. Breij se penche sur le couple riche/ pauvre de la *Decl*. *mai*. 7 : le riche, cruel et violent, a tué le fils du pauvre afin de faire souffrir ce dernier, lequel souhaite subir la torture pour rendre son témoignage irréfutable. La victime n'a guère de personnalité dans le discours et n'est que l'instrument de la vengeance. Tout cela relève de traits stéréotypés, mais le père pauvre possède certains aspects originaux (ainsi dans son rapport à la *libertas*) ; est aussi suggérée une réutilisation

REL_94.indb 282 24/10/2017 11:22:45

de *Thyeste* et de *Médée* de Sénèque, notamment dans la forme de culpabilité qu'exprime le père pauvre.

Dans le chapitre « "Scabreuses" déclamations », I. G. Mastrorosa recense les références au culte de Vesta dans le recueil de Sénèque le Rhéteur : elles témoignent de connaissances religieuses solides et font écho à certains épisodes contemporains. – G. Longo considère quelques sujets délicats, notamment la sexualité des eunuques et la prostitution masculine : il existe peu de critiques théoriques à l'emploi de ces thèmes chez les Grecs, alors que les Romains condamnent le mauvais goût et l'indécence qui président trop souvent à leur usage. – Gr. Brescia, envisageant la loi fictive permettant à la femme *rapta* d'imposer à son *raptor* la mort ou un mariage sans dot, décrit d'abord une sorte de révolution dans « Sophistopolis » : la femme est en position d'accorder le bienfait le plus haut qui soit, celui de donner (ou de laisser) la vie, prérogative revenant historiquement au *pater familias*. Cela apparaît bien dans la *Decl. min.* 368 ; dans la *Decl. min.* 254, cependant, le père de famille sait user de cette *lex* pour recouvrer une partie de l'autorité perdue. Du reste, les *Déclamations* fonctionnent un peu comme les Saturnales : elles constituent un espace circonscrit d'inversion des normes sans remettre en cause l'ordre profond de la cité, comme le prouve une série de dispositions légales réaffirmant l'autorité paternelle. – D'après F. Hadjittofi, qui étudie le thème du travestissement dans les déclamations 3 et 11 de Choricius du point de vue des *gender studies*, si les locuteurs (des Lydiens et un soldat héroïque) font du vêtement un reflet de l'identité intérieure (le genre comme construction sociale), l'opinion implicitement défendue par Choricius serait que l'apparence extérieure doit être dissociée de l'identité profonde de l'individu (le genre comme donnée biologique inaltérable). – M. Lentano analyse le traitement du meurtre de Cicéron dans la *Contr*. VII, 2 de Sénèque le Rhéteur. Popillius, l'assassin de l'Arpinate, aurait été préalablement sauvé de la mort par une plaidoirie de ce dernier : cette invention permet d'introduire la question, typique dans le genre déclamatoire, de l'ingratitude. L'œuvre se fait aussi l'écho de la propagande augustéenne rejetant l'entière responsabilité du crime sur Marc Antoine. Néanmoins, se demande l'auteur, en évoquant l'ingratitude de Popillius, les rhéteurs ne pensent-ils pas également à celle d'Octavien, qui devait tant à Cicéron ? – G. Ventrella revient sur les sources du *Diogène* de Dion Chrysostome, étudie le traitement des *topoi* ayant trait au tyran et l'influence du contexte historique : ce discours serait postérieur à l'exil, la vision de l'amitié qui y est développée reflétant peut-être le lien avec Trajan. – Ph. Fleury part des allusions aux exercices déclamatoires que propose Fronton à son illustre élève pour préciser les enjeux de thèmes ancrés dans une réalité historique et souligner leur conformité à la pensée profonde de Fronton, notamment la primauté d'une loi naturelle sur les lois civiles. – E. Oudot lit le portrait élogieux des Athéniens brossé par Ælius Aristide dans *Sur la paix avec les Lacédémoniens* en contre-point des reproches formulés par les Corinthiens dans Thucydide (I, 70). Par ailleurs, Aristide prête aux Athéniens des qualités attachées aux Romains, bâtisseurs d'un empire paisible : cette déclamation n'est donc pas une œuvre entièrement tournée vers un passé idéel et coupée des conditions de son énonciation.

Nous espérons avoir montré par ce bref aperçu que cette somme due à des spécialistes de rhétorique constitue aussi une mine pour d'autres chercheurs. Du reste, compte tenu du rôle central de la déclamation dans l'instruction antique, cela n'est qu'à moitié surprenant.

Guillaume Flamerie de Lachapelle.

Rémy Poignault & Catherine Schneider (dir.), *Présence de la déclamation antique (controverses et suasoires)* (Collection « Caesarodunum », nº xlvi-xlvii bis) : Clermont-Ferrand, Centre de Recherches A. Piganiol-Présence de l'Antiquité, 2015, 495 pages.

L'ouvrage comprend trois volets : 1) les aspects polémiques de la déclamation, 2) sa présence dans d'autres genres antiques et 3) sa fortune dans l'antiquité tardive et à l'époque moderne (surtout au xvie s., le genre ayant suscité peu d'intérêt par la suite).

1. J. Goeken montre que la déclamation au cours d'un banquet, quoique historiquement attestée, est mal vue. Le Trimalcion de Pétrone use d'une certaine finesse face à Agamemnon qu'il interpelle pendant la *cena*. – J.-P. De Giorgio revient sur ce même passage, en l'interprétant du reste assez différemment, dans l'étude qu'il consacre à trois auditeurs aux réactions insolites : outre Trimalcion sont évoqués Mécène sifflant Latron et Javolenus Priscus posant une question incongrue lors d'une *recitatio* (Plin., *Ep*. 6.15). – V. Pageau aborde la figure de l'empereur déclamateur dans l'*Histoire Auguste*. Si l'apprentissage de l'éloquence par les jeunes gens est rapporté sur un ton neutre, un goût excessif pour la déclamation ne sied gère aux princes légitimes. Héliogabale surtout est blâmé pour sa pratique déviante de l'exercice. – Fl. Klein croit déceler, à travers des échos des *Suasoires* transmises par Sénèque le Rhéteur et ayant trait à Cicéron et à Alexandre, une critique voilée d'Auguste devenu tyran dans les *Tristes* et dans les derniers vers des *Métamorphoses*. – É. Wolff traite d'une controverse en vers (*Anthologie latine* 21 Riese) où se pose le problème d'un pêcheur ayant dérobé puis remboursé sous forme d'offrande de l'or dans le temple de Neptune ; il rejette l'idée selon laquelle la critique de la pêche et de la pauvreté serait banale à Rome et dans les déclamations puis formule des commentaires de fond et de forme. L'œuvre attaque peut-être narquoisement les chrétiens. – Pour A. Stoehr-Monjou, en revanche, ce seraient les ariens et leurs entreprises de conversion qui seraient ici visés. La chercheuse étudie aussi la controverse et la suasoire, également en vers, que nous a laissées Dracontius : ainsi sont mis au jour de puissants enjeux culturels, sociaux et politiques derrière le tour de force littéraire.

2. A. Romeo relève des points de contact entre une controverse du jeune Ovide et certains de ses poèmes. Le passage consacré au « jugement des armes » (*Met*. XIII) et les discours prêtés aux personnages, qui sont autant d'éthopées, reflètent l'influence des thèmes et des techniques de la déclamation sur le Sulmonais, au même titre que son usage des *sententiae* – mais le poète est aussi parfois sensible aux accents martiaux de l'*Énéide*. – H. Vial montre en quoi Ovide a assimilé dans sa poésie même certaines pratiques héritées de la déclamation, en particulier dans sa dimension persuasive. – B. Larosa mène une enquête du même ordre, en se concentrant sur trois pièces des *Pontiques* (I, 2 ; II, 2 ; III, 1). – P. Paré-Rey examine la façon dont la déclamation a pu contaminer certains discours judiciaires et délibératifs des tragédies de Sénèque, en récapitulant la forme et la place de ces discours et en leur attribuant plusieurs fonctions (dramaturgique, dramatique, éthique et esthétique). – Concernant les rapports père/ fils et leur évolution, A. Casamento rapproche les tragédies de Sénèque des déclamations. – N. Hömke revient sur un personnage de Lucain qui a fait couler beaucoup d'encre, Caton, longtemps considéré comme le héros du poème, avant de se voir conférer une image plus ambiguë. De fait, le poète démantèlerait malicieusement cet *exemplum* canonique de vertu et de courage dans la mort. Après avoir laissé croire à son lecteur qu'il allait reprendre la légende dorée propre à Caton, Lucain le détrompe soudainement : ainsi, ce personnage qu'on s'attendrait à voir mépriser la mort en est en fait un adepte, qui décide de se lancer dans une marche insensée à travers le désert. – A.-M. Favreau compare le traitement des

REL_94.indb 284 24/10/2017 11:22:46

personnages de pirates dans les déclamations et dans les romans. Fléau anonyme dans les premières, ils sont parfois dotés de certains talents d'orateurs et d'une caractérisation psychologique dans les seconds. La *Déclamation* 46 de Libanios, qui a pour fond l'histoire d'amour d'un couple dont le mari, enlevé par les pirates, voit sa femme mourir en venant le sauver, livre un récit qui s'inscrit certes dans l'univers des déclamations, mais qui est aussi riche de procédés de dramatisation proches de ceux des romans. Du reste, les sentiments mouvants des pirates les rapprochent de personnages romanesques.

3. M. Ribreau répertorie les jugements que saint Augustin porte sur les déclamations (il leur reproche parfois de viser au plaisir et non au bien moral), avant de relever les citations qu'il en donne (notamment dans la *Cité de Dieu* pour convaincre ceux-là mêmes qui les connaissent le mieux, les païens) et de s'interroger sur l'influence des structures de la déclamation dans l'œuvre même du docteur de l'Église. – D. Maggiorini retrace le débat opposant à l'époque byzantine les tenants des thèmes déclamatoires traditionnels aux innovateurs, privilégiant des sujets quelquefois imprégnés de culture chrétienne : il n'est pas rare que les deux tendances se fondent et se répondent dans un même *thêma*. – G. Krapinger étudie le développement de la déclamation à partir de Sénèque en se concentrant sur trois jalons : Dracontius, Gautier Map (XII^e siècle) et Érasme (l'*Encomium matrimonii*, touchant notamment au mariage des prêtres). – J.-L. Vix expose la façon dont les humanistes redécouvrent les déclamations grecques, s'en emparent pour rivaliser avec les Anciens et enrichir leurs propres méthodes pédagogiques. Il souligne aussi les ambiguïtés et les flottements dans la définition du genre, à cette époque même et plus encore au siècle suivant – ce que confirme l'étude de l'apparat exégétique accompagnant l'*Ambassade auprès d'Achille* d'Ælius Aristide dans des éditions du temps. – M. Boulet se demande si le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie est une déclamation à la mode antique. Des éléments pourraient appuyer cette analogie, mais le *Contre-un* ne s'adresse pas à des juges et n'est pas délibératif. Sa fin est anthropologique : dire pourquoi on peut consentir, et même désirer sa propre aliénation. En réalité, plutôt que de plaire ou de frapper comme les Anciens, La Boétie, à l'instar d'Érasme ou de More, n'avance pas de thèse univoque et provoque une sorte de trouble à la lecture : s'il faut parler de déclamation, c'est plutôt de déclamation humaniste. – J.-L. Charlet traite de la réception des *Déclamations majeures* dans le *Cornu copiae* de Niccolò Perotti, qui en fait un usage essentiellement lexicologique. La plupart des citations (ici judicieusement récapitulées en annexe) proviennent des *Elegantie* de Lorenzo Valla, en quelque sorte le maître de Perotti, et celles qui n'en sont pas issues sont souvent des réminiscences à l'exactitude toute relative. Néanmoins, Perotti est revenu au texte lui-même pour corriger certaines citations rapportées par Valla. Le texte consulté par ces deux auteurs semble apparenté aux familles β et γ. – St. Feddern examine la réception des *Suasoires* de Sénèque chez L. Palmireno, dont les *Campi eloquentiae* proposent des exercices scolaires traduisant l'influence du Cordouan tout en s'en démarquant par certains aspects. L'humaniste espagnol a sans doute aussi lu et utilisé le *De ratione studii* d'Érasme. – L. Martella étudie le discours, nourri d'auteurs classiques, que le savant vénitien Lorenzo Patarol (1674-1727) rédige en réponse à la *Decl. mai.* 8. – R. Poignault analyse le traitement imaginatif que Quignard applique dans *La Raison* à la biographie (dans laquelle il semble projeter certains aspects de sa propre vie) et à la pratique du rhéteur Latron. Un des traits saillants de ce personnage chez Quignard est son dédain de la raison, au profit de la sensibilité. – Enfin L. Spina, après avoir envisagé quelques avatars modernes de la déclamation (lettre ouverte à des morts, entretiens imaginaires, etc.), évoque des procès fictifs dernièrement intentés en Italie.

REL_94.indb 285 24/10/2017 11:22:46

Les articles, tous de haute tenue, sont enrichis d'une préface substantielle et synthétique des deux éditeurs ainsi que de résumés. Les imperfections sont rares (par ex., p. 42 : il manque un verbe à la phrase commençant par « Florence Dupont a montré combien… » ; p. 114 : lire « Jules » [et non Louis] Quicherat ; de même p. 102 ; p. 355 : lire « issu » ou « issues », mais non « issue ») et devant un ouvrage si digne d'éloges, notre recension ne sera pas *in utramque partem*. Une suggestion malgré tout : il aurait été commode, pour les lecteurs non spécialistes que vise aussi la collection *Caesarodunum*, de donner les traductions dans le texte, et non dans les notes en fin d'article.

Guillaume Flamerie de Lachapelle.

Joël Thomas, *Mythanalyse de la Rome antique*, avec préface de Paul Veyne (Collection « La vérité des mythes ») : Paris, Les Belles Lettres, 2015, 282 pages.

On connaît les travaux de Joël Thomas sur Virgile, depuis ses *Structures de l'imaginaire dans l'*Énéide, publiées en 1981 et qui viennent d'être rééditées. On sait également que l'auteur a accordé une attention toute particulière à replacer l'épopée virgilienne – et d'autres textes latins – dans une réflexion plus large sur les mécanismes de l'imagination, ce qui nous a valu, entre autres, l'ouvrage qu'il a dirigé en 1998, *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, ainsi que *L'imaginaire de l'homme romain : dualité et complexité*, de 2006. C'est dans cette veine que s'inscrit ce nouvel ouvrage, où J. Thomas s'attache à bien d'autres auteurs qu'à Virgile – ou à Ovide – pour lequel il engage un fructueux dialogue avec l'auteur de l'*Énéide*, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans un travail de 1986 (*Le dépassement du quotidien dans l'*Énéide*, les* Métamorphoses *d'Apulée et le* Satiricon*. Essai sur trois univers imaginaires*), en une érudition foisonnante qui nous fait passer au *Chant de la perle*, poème gnostique écrit en syriaque, ou au conte persan du *Colloque des oiseaux*, œuvre du XII^e^ siècle. Ce dépaysement que ressent souvent le lecteur n'est pas gratuit : il ancre l'étude de nos textes les plus classiques dans une recherche générale sur les structures de l'imaginaire et sur les mécanismes de l'écriture qui les met en œuvre. J. Thomas se réclame de la réflexion initiée par Gilbert Durand, à qui cet ouvrage est dédié, réflexion que celui-ci avait développée notamment dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, de 1960, et dans *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, de 1992. Il en reprend la terminologie, et aussi la perspective globale qui fonde l'imagination sur le mythe et définit celui-ci comme une réponse apportée par l'homme aux dangers qui le menacent, c'est-à-dire à toutes les questions, conjoncturelles ou plus existentielles, qui se posent à lui et par rapport auxquelles, à la différence des animaux, il est capable de prendre du recul et d'élaborer une réflexion dégagée de l'immédiateté de la réaction. Cela nous vaut des réflexions sur lesquelles on suivra volontiers l'auteur, par exemple celles sur l'*Énéide*, qui y cernent le sens de la thématique de l'exil – le héros troyen, quittant sa patrie détruite et passant à travers une série de peines et d'épreuves pour construire, à son arrivée sur le sol latin, une nouvelle Troie qui ne sera pas la transposition de la cité qu'il avait quittée, mais une création nouvelle, faite aussi des hostilités qu'il aura rencontrées, des obstacles qu'il aura affrontés, des adversaires qu'il aura vaincus mais qui entreront dans la synthèse rendue possible au terme de ce qui apparaît comme un long parcours initiatique. Ainsi comprise, l'épopée latine n'est pas si éloignée, comme P. Veyne le relève dans sa préface, du récit biblique d'Abraham quittant sa Mésopotamie natale pour fonder la terre promise dans laquelle son Dieu l'a appelé… Il ne conviendrait pas pour autant de ramener

le livre à une collection de considérations très générales sur les textes : J. Thomas connaît parfaitement le contexte dans lequel une épopée comme l'*Énéide* est née, et il rappelle en même temps son ancrage dans l'âge augustéen, avec la volonté du prince, nouvel Énée, de montrer qu'après la tourmente des guerres civiles, comparables à ces guerres déchirant les peuples de l'Italie et déclenchées par l'arrivée du héros troyen, peut émerger un âge de paix et de concorde. Mais c'est sans doute cette attention portée à la dimension finalement universelle de l'œuvre de Virgile, ou encore de celle d'Ovide – souvent évoquée aussi dans ces pages – qui explique les échos durables qu'elles ont suscités – et que l'auteur excelle à retracer, que ce soit dans la *Divine Comédie* de Dante ou dans le *Bateau ivre* de Rimbaud.

Dominique Briquel.

Jacques Jouanna, Laurent Pernot & Michel Zink (dir.), *Colloque « Charmer, Convaincre : la rhétorique dans l'histoire »* (Cahiers de la villa « Kérylos », n° 25) : Paris, De Boccard, 2014, xi et 350 pages.

L'allocution d'accueil prononcée par M. Zink souligne l'intérêt et l'actualité de ce 24e colloque de la Villa Kérylos, organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur la rhétorique dans l'histoire. Quinze interventions y sont présentées dans un ordre globalement chronologique. J. Jouanna (« Médecine et rhétorique en Grèce ancienne : Hippocrate, Platon et Galien », p. 1-18) étudie les relations entre médecine et rhétorique au ve s. av. J.-C., à l'époque d'Hippocrate et Gorgias, puis au ive s., où Platon prend la médecine d'Hippocrate comme modèle de rhétorique scientifique, enfin chez Galien (iie s. ap. J.-C.) qui, dans sa critique des insuffisances de la médecine de son temps à Rome, apporte un précieux témoignage sur ce que Platon avait dit de la méthode d'Hippocrate. — Dans la Grèce, où la parole l'emporte sur les autres instruments du pouvoir, L. Pernot (p. 19-38) a centré son intervention sur Athènes, où rhétorique et démocratie étaient intimement liées : la rhétorique grecque est la rhétorique de la démocratie athénienne. — P. Chiron (p. 39-56) fait le point sur la publication des traités de rhétorique grecs, célèbres ou non, dans la Collection des Universités de France en montrant la richesse de textes trop longtemps négligés par la recherche française. — R. Turcan (p. 57-67) reprend, après A. Michel, le débat entre rhétorique et philosophie, politique et sagesse, chez Cicéron et à l'époque de Cicéron. — Sur le même thème, C. Lévy (p. 69-81) élargit le débat à l'époque hellénistique en se concentrant sur l'attitude de l'Académie et du Portique. — P. Laurens (p. 83-96) introduit dans le colloque l'objet rhétorique par excellence de la littérature occidentale, l'épigramme : il étudie les structures de l'énoncé dans l'épigramme grecque, puis dans l'épigramme latine et montre qu'au début de l'ère moderne les conceptismes ont constitué l'épigramme en modèle rhétorique extensible aux autres domaines de la littérature. — À la dialectique du *logos* isocratique, N. Grimal (p. 97-112) oppose la didactique du discours égyptien qui unit signifiant phonique et iconique et signifié, la langue y étant l'outil de la rhétorique.

Pour M. Carruthers, avec qui nous passons au Moyen Âge (p. 113-127 ; traduction de l'anglais par A. Brémont), le frontispice du *Troilus* de Chaucer (c. 1420) est un paradigme de la textualité sociale exprimée par une performance orale : le pubic y réagit au récit dans lequel Chaucer a exprimé ses *intentiones*. — Dans la ligne de l'*Art d'aimer* et des *Épîtres élégiaques* d'Ovide, le Moyen Âge a multiplié les *artes dictaminis*, manuels rhétoriques épistolaires : J.-Y. Tilliette (p. 129-148) en a extrait le témoignage d'un théoricien (Boncompagno da Signa, professeur de Bologne à la fin du xiie s., et sa *Rota Veneris*) en le confrontant aux fameuses lettres

d'amour compilées vers 1470 par Jean de Voivre et attribuées à Héloïse et Abélard, bel exercice de rhétorique qui marque une date dans l'histoire de la sensibilité, avec en appendice quelques remarques sur cette attribution, qui aboutissent à un prudent scepticisme. — M. Zink (p. 149-161) a choisi une forme particulière de la rhétorique médiévale, le dialogue, mode privilégié de la rhétorique qui permet la constitution, la prise de conscience et la découverte de soi à travers l'affirmation de soi face aux autres, en l'illustrant notamment par le *Dialogue des créatures*.

Pour la Renaissance, P. Mack, traduit de l'anglais par P. Hersant (p. 163-177), décrit les principales innovations de la Renaissance dans le domaine rhétorique à partir des deux théoriciens les plus novateurs de l'époque : Rodolphe Agricola (*De inuentione dialectica*, 1479) et Érasme (*Adages*, à partir de 1508 ; *De duplici copia rerum ac uerborum*, 1512 ; *De conscribendis epistulis*, 1522). — L. Bolzoni (p. 179-189) étudie la voie facile et brève que propose Giulio Camillo (c. 1480-1544) avec son grand théâtre de Mémoire fondé sur le chiffre 7 pour arriver à l'invention poétique.

C. Nativel nous fait passer au xvii^e^ siècle avec un parallèle entre rhétorique et peinture à propos de Rubens, dont la technique de persuasion met en œuvre une rhétorique « asianiste » (recherche de l'effet, de l'abondance, du coloris et du mouvement) équilibrée par un sens profond de la convenance. — J. Lichtenstein (p. 217-231) montre qu'au xvii^e^ s. les règles de l'art, qui ne sont ni normes ni lois, ne visent pas à interdire, mais à fournir à l'artiste un outil pour résoudre des difficultés : toute règle peut être transgressée pour toucher le public et lui plaire. Un long essai de M. Fumaroli sur les querelles de rhétorique cléricale dans la France classique (« Rhétorique jésuite, logique janséniste », p. 233-317) complète ce beau livre en esquissant une histoire de la rhétorique de la Grèce à notre époque en prenant pour point focal le classicisme chrétien en France.

Après quelques précisions linguistiques, J. Jouanna et L. Pernot tirent le bilan et les conclusions du colloque en résumant (de façon plus longue que je n'ai pu le faire ici : p. 319-328) les contributions présentées : cette réflexion sur la rhétorique nous mène au cœur de notre civilisation, c'est dire l'intérêt de ce volume !

Jean-Louis Charlet.

Elisabeth Begemann, *Schicksal als Argument. Ciceros Rede vom* fatum *in der Späten Republik* (Collection « Postdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge », n° 37) : Stuttgart, Franz Steiner, 2012, 397 pages.

Version remaniée d'une thèse soutenue en 2011 à l'Université d'Erfurt sous la direction du Prof. Dr. Jörg Rüpke, cet ambitieux volume est consacré à la notion de destin dans la pensée cicéronienne. Afin d'explorer de façon exhaustive les différents aspects du *fatum* dans l'ensemble de l'œuvre, E. Begemann analyse tour à tour les *philosophica*, les discours et la correspondance dans trois chapitres successifs, qui constituent le cœur de l'ouvrage. Elle compare ensuite la vision de Cicéron à celle de ses contemporains avant de livrer ses conclusions dans le 6^e^ et dernier chapitre. L'ouvrage est complété par une bibliographie et deux *indices* (un *index locorum* et un index général). Comme l'explique E. Begemann dans une remarquable introduction qui définit avec clarté et précision les objectifs du projet (chap. 1, p. 12-18), il s'agit non seulement de s'interroger sur les formes du destin dans les écrits de Cicéron et, plus largement, à la fin de la République romaine, mais d'envisager les enjeux théologiques et éthiques de cette notion, et notamment son articulation aux thématiques de l'influence divine et de la liberté humaine. Cependant, loin de s'en tenir à cette

REL_94.indb 288 24/10/2017 11:22:46

perspective philosophique, qui aurait suffi à nourrir une précieuse synthèse sur un sujet complexe, E. Begemann entend confronter la conception théorique qui émerge des dialogues aux usages pratiques de la notion de destin en contexte rhétorique ou épistolaire, afin de mettre en évidence la cohérence de la pensée cicéronienne.

Dans le chapitre consacré à la philosophie (chap. 2, p. 19-134) sont analysés et comparés le *De fato*, le *De diuinatione* et le *De natura deorum*, dont E. Begemann propose une lecture nuancée et unitaire. L'auteur démontre que ces dialogues sur la Physique constituent une trilogie qui vise à fixer les contours d'une théologie politique échappant au double écueil de la superstition et de l'athéisme par la conciliation du *mos maiorum* et de la rationalité philosophique. Dans cette perspective, le rejet du *fatum*, associé à la superstition et défini comme un enchaînement causal immuable et nécessaire, constitue une étape indispensable à l'élaboration d'un édifice politico-religieux fondé sur la providence divine et l'autonomie de l'action humaine (p. 130-134). La démonstration est très convaincante et remarquablement servie par la composition, qui présente les différents dialogues dans un ordre contraire à celui de leur rédaction. S'appuyant sur l'exposé théorique du *De fato* et sur la critique du déterminisme stoïcien à laquelle se livre personnellement Cicéron dans ce traité, E. Begemann souligne à juste titre l'ambiguïté du *De diuinatione*, qui, au moyen d'un jeu complexe sur les propos tenus par les deux *personae* du dialogue, à savoir Quintus et Marcus Cicéron, établit une distinction entre destin et divinités, de manière à récuser les pratiques divinatoires sans nier le rôle des dieux dans le monde. L'interprétation des trois livres du *De natura deorum*, dans lequel Cicéron intervient sans toutefois assumer l'exposé d'une doctrine spécifique, prend également en compte le statut des différentes *personae* : la polémique contre le fatalisme stoïcien, menée par l'épicurien Velléius et l'académicien Cotta, permet à Cicéron de faire le départ entre *cultus deorum* et superstition afin de concilier religion traditionnelle et responsabilité humaine.

Les aspects rhétoriques de la notion sont étudiés dans le troisième chapitre (p. 131-233), qui envisage successivement les discours politiques (p. 135-232), les discours judiciaires (p. 233-263) et les discours adressés à César (p. 264-271), avant d'en proposer une comparaison (p. 272-281). L'exposé est à la fois exhaustif et méthodique : tous les discours comportant une ou plusieurs occurrences des termes *fatum*, *fatalis* et *fortuna*, voire une référence implicite à la notion de destin sont soigneusement présentés et analysés de façon détaillée. Pour chacune des catégories discursives envisagées, l'ordre adopté est chronologique : ainsi, pour ce qui est de l'éloquence politique, E. Begemann étudie tour à tour les discours consulaires des années 60, et notamment les *Catilinaires* (p. 145-158), les discours *post reditum* des années 50 (p. 159-180) et les 14 *Philippiques* (p. 181-223). Les analyses textuelles débouchent sur des synthèses, dans lesquelles E. Begemann tente de caractériser les valeurs de la notion en fonction des différents types de discours et de repérer d'éventuelles évolutions liées au contexte biographique (par exemple l'exil et la mort de Tullia) ou politique (notamment la dictature césarienne).

Cette démarche permet de souligner la polysémie du substantif *fatum*, qui, selon les besoins de l'argumentation, renvoie soit à la mort ou la ruine, soit à la vie humaine, soit à une parole oraculaire, soit à un enchaînement causal nécessaire. Elle met également en lumière l'élasticité propre à la notion de destin, tantôt pensée comme une puissance abstraite, tantôt associée à la volonté divine. Mais, parmi les caractéristiques mises en évidence par E. Begemann, la plus marquante réside assurément dans la dimension collective du destin cicéronien : même lorsqu'il s'agit d'individus (notamment Milon, Pompée ou Cicéron lui-même), l'argument du destin est invariablement invoqué dans une perspective publique, en relation à l'intérêt général et au salut de la cité. Ce point important contribue à expliquer la répartition

REL_94.indb 289 24/10/2017 11:22:46

des occurrences dans les discours et la faible présence de l'argument dans les plaidoiries. La thèse est renforcée par l'étude des lettres, conduite dans le chapitre suivant à partir des différents correspondants (p. 282-308). Elle est indirectement confirmée par une enquête sur les valeurs de la notion de destin non seulement chez Varron, Lucrèce, Catulle, César et Salluste, mais chez les correspondants de Cicéron et chez Marc Antoine (*Phil.* XIII, 24-25 ; 30 ; 45) : même si, de ce point de vue, Cicéron ne se distingue pas fondamentalement de ses contemporains, il est le seul à associer de façon aussi systématique l'idée de destin au bien commun et à la *res publica*. La conclusion (p. 341-354) met en évidence les subtiles articulations de la pensée cicéronienne, qui concilie refus du déterminisme et foi dans le destin de Rome en associant providence divine et liberté humaine. Si, au plan individuel, Cicéron veille à subordonner la nécessité de l'enchaînement causal à l'autonomie du sujet, il place au service de sa vision politique l'idée d'un destin collectif, à la réalisation duquel peuvent contribuer les dieux.

Au total, cet ouvrage remarquable propose, à partir de la notion de destin, une interprétation d'ensemble et une lecture originale de l'œuvre cicéronienne. On peut certes regretter que l'auteur n'ait pas suffisamment mis l'accent sur l'émergence et la spécificité de la notion latine de *uoluntas*, qui, dans le sillage de Carnéade, permet de récuser à la fois le fatalisme stoïcien et la psychologie épicurienne (*De fato* 9-11 et 23-26). Dans cette perspective, la consultation du numéro de la revue *Lexis* en partie consacré au *De fato* eût été très profitable (*Lexis*, 25, 2007, p. 1-162, en particulier les contributions de C. Lévy, C. Natali, J.-B. Gourinat et F. G. Masi). De même, au plan lexical, il aurait pu être utile de fonder la trop brève mise au point terminologique initiale (p. 17) sur une référence théorique et fonctionnelle aux catégories de la sémantique moderne, notamment la sémasiologie et l'onomasiologie. Enfin, un chapitre introductif résumant les emplois et valeurs de *fatum* et *fatalis* dans la littérature pré-cicéronienne eût été bienvenu. Mais il s'agit là de broutilles et tel qu'il se présente, le livre d'E. Begemann est suffisamment riche et complet pour offrir matière à découverte et à réflexion non seulement aux spécialistes de Cicéron, mais à tous les lecteurs qui s'intéressent à la culture antique et à l'histoire des idées.

Sabine Luciani.

Markus Schauer, *Der Gallische Krieg. Geschichte und Täuschung in Caesars Meisterwerk* : Munich, C. H. Beck, 2016, 271 pages.

L'ouvrage de Markus Schauer comporte deux grandes parties, la première (p. 15-78) étant consacrée à la présentation historique de la période, la seconde (p. 79-231) à l'analyse littéraire de *La Guerre des Gaules*. Un résumé de l'œuvre de César (p. 243-245), des notes (p. 246-250), essentiellement des renvois à la bibliographie et quelques remarques d'approfondissement, une bibliographie (p. 251-261), des index (p. 262-268) et une chronologie (p. 269-271), centrée autour de César et de la Gaule (de 125-121 au 15 mars 44 av. J.-C.), ainsi qu'une carte sur les pages de garde complètent l'étude. Pour introduire chacune des parties, M. Schauer a choisi en illustration un denier de L. Hostilius Saserna datant de 48 av. J.-C. L'avers figure p. 13, le revers p. 79. Ce dernier représente une tête de Gaulois, présentée comme étant celle de Vercingétorix. Il aurait fallu à tout le moins mettre un point d'interrogation, rien ne permettant de certifier qu'il s'agit bien de Vercingétorix. C'est l'avers d'un denier de César de *ca* 44 av. J.-C. qui a été choisi pour introduire la conclusion (p. 233).

Les deux parties du livre sont très déséquilibrées, parce que le but de l'auteur est de présenter au lecteur moins le César commandant en chef que le César écrivain ; il souhaite donc faire une analyse littéraire de l'œuvre. Il n'en est pas moins nécessaire d'évoquer le contexte, pour mieux comprendre l'homme et sa réussite, étroitement liée, selon M. Schauer, à ce qu'était devenue la *res publica* romaine au Ier siècle av. J.-C. Mais comme c'est le César de *La guerre des Gaules* qui l'intéresse, cette évocation s'arrête en 58, au moment où la guerre des Gaules commence. Il n'y a que quelques allusions à ce qui se passe à Rome entre 58 et 50, à la guerre civile et à la dictature de César. L'auteur présente le fonctionnement de la *res publica* ainsi que la *nobilitas*, la détentrice du pouvoir à Rome. Il insiste sur l'importance d'un certain nombre de notions qui régulent la vie politique et les luttes pour le pouvoir entre les *nobiles* appartenant aux grandes *gentes* : le *mos maiorum*, la *fides*, l'*honos*, la *pietas* et la *uirtus*, sans compter la *dignitas*. Il montre ensuite que ces régulations sont mises à mal à partir de la fin du IIe siècle av. J.-C., avec en particulier les Gracques, il évoque les luttes autour de l'attribution de commandements (de plus en plus extraordinaires) lors des grands conflits comme les guerres contre Mithridate, avec le cas de Sylla et celui de Pompée. Il présente ensuite la carrière de César jusqu'à son consulat, une carrière très « classique », en essayant de mettre en lumière les raisons de son succès. Selon lui, l'obtention du consulat (grâce à la formation du premier triumvirat) représente le coup de pouce du destin dont César avait besoin, le consulat lui-même n'est pas une réussite, mais ce qui est important, c'est le commandement extraordinaire qu'il obtient à partir de 58, dans lequel l'auteur voit la dernière chance de César de rétablir sa réputation et d'assurer sa survie politique.

M. Schauer passe ensuite à l'étude des *Commentarii* de César. Après une introduction dans laquelle il montre l'importance de l'année 56, parce que César, en allant en Bretagne, décide de franchir la limite du monde alors connu, il démontre d'abord (p. 85-162) que César, en écrivant *La Guerre des Gaules*, a voulu créer un nouveau genre littéraire : un hybride entre la monographie historique (*historia*) et le simple compte rendu de faits (*commentarius*), le titre du livre de César étant sans doute *C. Iulii Caesaris commentarii rerum gestarum belli Gallici*. Les premiers livres sont écrits dans un style simple, sans ornement, puis César introduit au fil des livres (à partir du livre 4) des formes plus rhétoriques et typiques de l'écriture de l'histoire : des discours, des récits, des excursus, son style est plus coloré, plus expressif. César peut ainsi utiliser les avantages des deux genres et donner l'impression d'un compte rendu objectif. En renonçant à un ouvrage historique traditionnel, César peut également ne pas replacer les faits dans un contexte plus large et apparaître ainsi comme un commandant en chef, à la limite comme un gouverneur, mais pas comme un homme politique romain. Il se concentre sur la guerre gauloise, et le lecteur a de cette façon l'impression que les événements importants se passent là où est César : en Gaule. Pour l'auteur, ce nouveau genre littéraire apparaît à l'hiver 52-51, au moment de la rédaction par César de son œuvre, et ne se trouve que chez un seul auteur : César lui-même. Après une courte analyse du style des *Commentarii* (p. 104-112), M. Schauer étudie beaucoup plus longuement (p. 113-162) la stratégie du récit de César commandant en chef. Il insiste sur la façon dont César, grâce en particulier à l'utilisation du « il » et du « nous », parvient à rester un narrateur caché, ou plutôt un narrateur qui se fait oublier. Il analyse la structure du récit : il s'agit d'une structure annalistique, mais grâce à son art du récit César parvient à dissimuler les revers sérieux qu'il a connus en Bretagne et en Germanie. Le tempo du récit ainsi que l'endroit où sont données les informations sont également deux des particularités de César narrateur. La présentation des discours (au style indirect dans les premiers livres, au style direct parfois à partir du livre 4, les discours de César n'étant qu'au style indirect), des excursus (là aussi à partir du livre 4) et des récits

isolés (à partir du livre 4) permet à M. Schauer de montrer qu'il y a un changement progressif dans l'œuvre de César : le *commentarius* devient plutôt une monographie historique, mais le ton reste celui du *commentarius*.

L'auteur revient ensuite, plus rapidement (p. 162-231), sur les reproches qui ont été faits à César par les historiens contemporains concernant les déformations historiques que présente son œuvre. Selon lui, César, quand il se met en scène, ne se distingue pas des autres aristocrates de son temps. Quand il crée un nouveau genre littéraire, en utilisant des éléments du *commentarius* traditionnel, de l'autobiographie et de la monographie historique, c'est dans le même but que celui des autres *nobiles* : se placer dans la lumière la plus favorable pour lui. M. Schauer étudie la présentation faite par César de l'espace qu'il a conquis, la Gaule, des personnages, ses soldats d'abord, ses ennemis ensuite (une étude du personnage de Vercingétorix est annoncée, p. 203, mais il s'agit en réalité de l'étude du discours de Critognatus) et des faits (en privilégiant les récits du début et de la fin de la guerre, c'est-à-dire les épisodes avec les Helvètes et avec Vercingétorix).

En conclusion, l'auteur souligne la réussite exceptionnelle de César écrivain : il a su se mettre en scène de telle façon qu'il a créé une image faisant de lui un commandant en chef exceptionnel. Mais si les *Commentarii* ont fait de la guerre des Gaules une des grandes guerres de l'histoire mondiale et de César l'incarnation par excellence du commandant en chef, ils ont été un échec sur le plan politique à Rome.

La thèse défendue par l'auteur est intéressante et offre de nouvelles perspectives à propos de *La Guerre des Gaules*. Quelques erreurs sont cependant à regretter, comme la mention de l'existence d'un *ordo senatorius* à l'époque républicaine, alors qu'il faut attendre le règne d'Auguste pour pouvoir parler en parler véritablement. De même, si la bibliographie à propos de César est énorme et si l'on ne peut donc reprocher à l'auteur de n'avoir pas tout lu, on ne peut que regretter le fait que la bibliographie soit majoritairement en allemand et en anglais. À propos de la *clementia Caesaris* par exemple, l'auteur renvoie (p. 250) à deux articles, l'un qui date de 1934 et l'autre de 1948, alors qu'il aurait pu citer l'article de G. Voi, « *Clementia* e *lenitas* nella terminologia e nella propaganda cesariana », dans M. Sordi (dir.), *CISA*, 1, Milan, 1972, p. 121-125, et celui de M. Ducos, « César et la clémence », *ACD*, 40-41, 2004-2005, p. 117-127.

Catherine Wolff.

Cédric Scheidegger Lämmle, *Werkpolitik in der Antike. Studien zu Cicero, Vergil, Horaz und Ovid* (Collection « ZETEMATA, Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft », n° 152) : München, Beck, 2016, 312 pages.

Cette volumineuse contribution du cahier 152 de « ZETEMATA » se présente comme une suite de « monographies » consacrées à Cicéron, Virgile, Horace et Ovide – après des préliminaires de « théorie et méthode » (p. 22 *sq*.) centrés sur Hésiode, Galien et Augustin. Compte tenu du nouveau concept de *Werkpolitik* qui nous est proposé, les réflexions critiques internes de Galien et d'Augustin, avec les rétrospectives, « rétractations », voire repentirs, introduisent bien la recherche. Encore faut-il la circonscrire, pour maîtriser un concept inséparable d'un néologisme. La définition des p. 15 s*qq*. postule, dans un certain désordre, des liens entre la biographie de l'auteur et ses créations, « la convergence entre forme, contenu et personnalité de l'auteur mise en scène dans l'œuvre » (p. 15), « l'intelligibilité visible du contexte de l'œuvre dans la vie de l'œuvre », aboutissant à « une structuration récursive du texte » (p. 26), le jeu complexe du texte et du « paratexte » (p. 17). On se complique

REL_94.indb 292 24/10/2017 11:22:46

bien la tâche, avec le propos non dissimulé de suivre des modes, notamment celle du « career criticism » (p. 62 *sqq*.), et de donner à des commentaires d'apparence originale la caution d'une « autorité » révérée, celle de Martus (2007), définissant cette *Werkpolitik* (p. 69) comme un « appel du texte » (*sic*), incitant à une communication critique. Il ressort de ce néo-byzantinisme intellectuel, appliqué au renouvellement de la « critique », qu'il ne s'agit pas de « politique culturelle », impliquant une réflexion sur le mécénat et la liberté de création (le thème affleurera fortuitement à la fin pour l'exégèse des *Epîtres* horatiennes), mais d'une stratégie de la recréation continue, encadrée par les vicissitudes de la biographie et de l'autobiographie – cet éclairage ne sera pas exclu dans les trois « monographies », mais à dose variable. Plus accessible, et moins obscurcie par un mélange d'ésotérisme et de pédanterie germanique, la référence judicieuse au Servius de la *Vita Vergilii (Praef.*, 1-3), qu'il convient de rappeler (p. 61), le commentaire étant clair : *In exponendis auctoribus haec consideranda sunt : poetae uita, titulus operis, qualitas carminis, scribentis intentio, numerus librorum, ordo librorum, explanatio.* Soulignons ici les liens entre l'expérience vécue et la vie de l'œuvre, et la réflexion sur l' « ordre des livres », qui engage éventuellement l' « intention de l'auteur », parfois précisée par la réflexion a posteriori.

L'exégèse appliquée à l'œuvre philosophique de Cicéron, qui inaugure les *Studien* (p. 75-110) n'innove pas considérablement sur la bibliographie ancienne : axée sur la notion de « carrière », la première section reprend de manière rapide le plan d'ensemble, à la fois rétrospectif et prospectif, de l'œuvre philosophique (*Diu.*, II, 1 *sqq.)* ; le lien avec la tradition aristotélicienne est rappelé justement, mais les interférences entre l'expérience vécue et la création, dans les dialogues, notamment le *De Oratore* dominé par la disparition de Crassus, et le rapprochement avec la théorie du *Pro Archia* (p. 95), sont des évidences : seule la formulation conceptuelle est nouvelle, par exemple le souci de « Selbstrepresentation » et de « Darstellung der eigenen Person ». Ici et là affleure le thème, sustatique dans tous les *prooemia* cicéroniens, de la reconversion du politique en création littéraire. Nul ne contestera que le *De am*. et le *De sen*. soient (p. 99 *sqq*.) des « chants du cygne » à forte connotation autobiographique.

On appréciera davantage, comme plus conforme à la « méthode » inspirée de Servius, l'étude des vicissitudes, confessées par les incises autobiographiques, de l'œuvre virgilienne (p. 111-134). Cette synthèse de textes très connus explore bien, en fait, les grandes options esthétiques de l'ère augustéenne et l'espace culturel des « genres ». Il ne manque à cette exploration, qui revient sur l'hésiodisme, que d'intégrer de manière critique l'*Appendix*.

Une section plus importante est consacrée à Horace (p. 135 *sqq*.). Si l'on excepte la tendance un peu puérile à inventer des concepts modernistes – tel celui d' « avant-gardiste », avec des placages contemporains, Picasso ou Shaw – on relèvera comme positive la « Nachlasspoetik » des *Epistulae*. Leur exégèse domine cette section horatienne. Dans la perspective de l'intertextualité, qui implique « continuité, modification et répétition », l'auteur explicite longuement la continuité des images, métaphores de la création, comme celle du cheval héritée d'Ennius (cet apport est peut-être majoré). Les Épîtres I, 7 et 14 sont interrogées dans leurs enjeux éthiques et esthétiques. On observe certes de judicieux rapprochements avec la poésie érotique grecque (p. 248 *sqq*.), et surtout avec les épigrammes épicuriennes de Philodème, dans l'Anthologie Palatine (renoncement à l'amour, dicté par la loi du temps, p. 154) ; or la référence à l'épicurisme du Cercle de Mécène (lequel ?), p. 154, n. 48, pose le problème général de la présence de Mécène dans le corpus des *Épîtres*, et toutes les analyses du recueil trahissent une connaissance très superficielle de Mécène, des avatars de son « Cercle », et surtout des grands débats sur

l'Art, la Politique et le dirigisme qui dominent, avec le souci de synthèse augustéenne des grandes Épîtres, tout l'ultime recueil. D'autant plus que C. Scheidegger Lämmle a bien discerné, dans le rythme de « durée et évolution » de l'œuvre, le rôle « pédagogique » du « vieux maître face aux jeunes générations » (p. 156 *sqq*.) : ici on trouve une très pertinente analyse des textes.

La fin du recueil sera consacrée (p. 170-246) au « criticisme de la carrière » chez l'Ovide de la vieillesse et de l'exil. Centrée sur l'idée de périodes ovidiennes (p. 173), la monographie souligne la continuité de la poésie d'amour, englobant *Ars amatoria*, *Remedia*, les traités de beauté et les *Héroïdes.* Les rubriques choisies pour l'enquête sont justes : 4. 1, p. 177 *sqq*. « der zu spät gekommene Augusteer » ; 4, 2, p. 194 *sqq*., « Der amoralische Dichter ». Qu'Ovide soit un « épigone » du lyrisme érotique (p. 183) est assez évident, mais dans les deux cas, il conviendrait de mieux enraciner l'œuvre dans le contexte socio-juridique de la restauration augustéenne : Auguste n'apparaît que fugitivement dans l'étude, sinon quand on conteste que l'*Art d'aimer* puisse être la cause différée du bannissement. Toutes les hypothèses ont été formulées sur cet épisode d'absolutisme augustéen, voir notre *Siècle d'Auguste*, p. 284 *sqq*. ; l'énigme reste entière. Les options politico-littéraires n'ont guère retenu l'attention, comme les grands débats qui dominent la finalité de la Poésie et de l'Art. De toute manière, l'essai sur l' « amoralisme » du poète érotique, avec les justifications des *Tristes*, bien rappelées (cf. p. 188), devrait prendre en compte la grande controverse, qui débute avec le lyrisme épicurien contemporain de Philodème, sur l'autonomie morale de la poésie. Le dernier essai, « Das geschundene Corpus » (p. 214 *sqq*.), souligne bien le dessein de bilan pré- et posthume, axé sur *Mét*., XV, 871 *sqq*. Il apporte une comparaison probante avec le destin éditorial de l'*Énéide*, et une présentation intéressante des *Lettres* et « œuvres perdues ».

Il est difficile de conclure sereinement sur un recueil plus copieux que dense, et plus moderniste qu'innovant.

Jean-Marie André.

Philip Hardie (dir.), *Augustan Poetry and the Irrational* : Oxford, Oxford University Press, 2016, 327 pages.

Un préambule intéressant (p. 1-37), précédant une quinzaine d'articles, souligne une certaine lacune des travaux sur « les Romains et l'irrationnel » (p. 3), en l'exagérant – je renvoie à mon compte rendu de Cl. Moatti (1997) dans Latomus, 60, 2001. Le postulat général consiste à appliquer à la recherche le classique Dodds. Les allusions au « rationalisme » lucrétien (p. 19-20 ; 32) sont un peu courtes : l'auteur ignore les controverses de l'épicurisme campanien (Philodème) et les présumées « contradictions » du rationaliste-poète Lucrèce (Giuffrida ; Tescari, etc.). Lacune d'autant plus étonnante que l'on analyse le *furor* épique. Or la vision virgilienne de l'amour-passion aliénant est négligée (*Géorgiques*, III, 209 *sqq*.) au profit de la fureur « politique », celle des guerres civiles. Aussi bien, en général, l'image de l'*erotic irrationality* (p. 10 *sqq*.) est-elle assez sommaire. En revanche, la problématique religieuse est juste, avec l'opposition entre le dionysisme et l'apollinisme de lumière (p. 15 *sqq*.), mais il n'est pas sûr que la sacralisation d'Auguste, si l'on scrute de près les textes, transgresse les limites du rationalisme religieux de la tradition occidentale, d'Auguste à Tibère (le rationalisme stoïcien cautionne l'héroïsation). À l'appui de la bonne analyse liminaire de la « raison didactique » (p. 22 *sqq*.), on attendrait une discussion plus philosophique sur le positivisme lucrétien et virgilien (p. 24-25), ainsi qu'une étude du rationalisme académico-stoïcien, systématisé

REL_94.indb 294 24/10/2017 11:22:46

par les « écoles », fort négligées, en matière religieuse ; la réduction de la *superstitio* est essentielle : Varron et le Cicéron du *De natura deorum*, qui méritent une mention, ont tenté de réduire la « théologie mythique ». J'ajouterais volontiers, s'agissant du *furor* érotique, que le droit d'une société patriarcale met l'accent sur l'*infirmitas iudicii* et les « passions » du beau sexe.

La section 1, sur les guerres civiles, et leur déferlement de violence frénétique, exploite le Virgile de l'*Énéide*, mais de manière lacunaire ; le *furor impius* est peu explicité. Si l'on voit apparaître le *metus hostilis* (p. 37 *sqq*.), il n'est pas tellement « irrationnel » : même Lucrèce a noté que l'invasion carthaginoise a marqué la mémoire, autant que l'affectivité collective ; et il manque la référence livienne. Les craintes orientales, peut-être majorées par la propagande nationale, répondent à une géopolitique, systématisée par le lyrisme, par Horace, minoré, autant que par Virgile (l'auteur aura tort de ramener les élans de la poésie impérialiste à une « géographie irrationnelle », p. 242-243). Les assimilations et dissimilations « culturelles » des p. 47 *sqq*. entre Romains, Troyens et Phrygiens, subtiles à l'excès, voire spécieuses, sont plus nourries d'exemples grecs que de textes latins. En revanche, on ne voit guère expliciter (noter l'allusion indigente à Properce, IV, 6, à l'élégie d'Actium) l'idée que la guerre « barbare » est pour les Romains une ruée frénétique, et non une stratégie rationnelle. Les « conclusions bacchiques » des p. 52-54, polarisées par les modèles grecs, n'éclairent guère le dionysisme romain, partiellement lié par la poésie à l'aventure orientale d'Antoine – méconnue. Le parallèle « Oreste, Énée et Auguste » est loin d'être convaincant, sauf si l'on plaque la psychanalyse sur la vengeance purement politique des Césariens. L'essai de M. Abate sur l'Esquilin horatien (p. 74 *sqq*.) interroge avec pertinence les textes, horatiens surtout : on redécouvre l'action de Mécène, arrachant la colline maléfique à ses forces noires et à ses images funèbres, au *commune sepulcrum* de la plèbe, et créant en pleine ville un paradis naturel (la satire I, 8 apparaît bien tardivement). Mais, s'agissant de rationalité, on pourrait insister sur le positivisme politique de Mécène. Tenté par la digression, l'auteur revient sur les légendes primordiales évoquées par le site, notamment sur la tragédie royale de Servius, éclairée par les modèles grecs (p. 90), mais négligeant l'anthropologie étrusque de *Tullia ferox*.

La seconde section sur « Order and Disorder » (p. 95 *sqq*.) ne prouve guère que la cosmologie des *Géorgiques* soit « irrationnelle » : il y a beaucoup de verbiage dans la « définition de l'irrationnel », dans la « méthodologie », dans la « rationalité comme produit d'un procès sémiotique » ; ici apparaissent quelques éléments positifs de philosophie antique (allusion au stoïcisme, p. 106) : on ne peut traiter de cosmologie et de didactique avec le seul Aratos, et en négligeant l'apport – latinisé – des écoles philosophiques. La « conclusion » des p. 115-116 est aussi ésotérique, voire primaire (les *Géorgiques* comme « poème engagé ») que certaines références très modernes. Même herméneutique spécieuse et prétentieuse des poèmes 5 et 7 de Catulle et d'Horace I, 11 (Swindt, p. 117 *sqq*.) : le placage d'arithmologie pythagoricienne (p. 118) n'est pas très convaincant.

La troisième section « Reason and desire » (p. 153 *sqq*.) contient des textes plus éclairés par une saine méthode et des synthèses plus probantes : sur l'ambigüité de l'Apollon tibullien (J. Burkowski, p. 135 *sqq*.), sur la relation quasi thérapeutique de l'*ars rhetorica* et du *furor* féminin (J. Fabre-Serris, p. 170 *sqq*.). La contribution de D.O. Rourke (11, p. 199 *sqq*.) sur « la folie de l'élégie » prétend éclairer Properce, après quelques connotations philosophiques valables, mais peu innovantes (p. 201), par la psychiatrie et la psychanalyse ; cela reste bien superficiel.

La quatrième section, « Contradictions : Philosophy and Rhetoric » (p. 221 *sqq*.) confronte la démarche morale d'Horace avec les doctrines du plaisir, des *Satires* aux *Epîtres* (M. Citroni), mais cerne mal l'irrationalité de la démarche : le « sage de

Sabine » présente comme un fruit de l'expérience le refus des morales théoriques, et livre une critique vécue de l'hédonisme (Aristippe) ; il n'est pas évident que le poète tombe dans « l'auto-aveuglement » (« self-deception »). Il faut reprendre, pour évaluer la tendance à « l'irrational panegyric » dans la poésie augustéenne, la remarque critique qu'appellent les poèmes versifiant l'éloquence démonstrative chez Virgile, Ovide ou même Tibulle (S.J. Heyworth, p. 240 *sqq*.). On serait davantage porté à considérer que l'intégration de la rhétorique permet de codifier – voire de réguler – l'enthousiasme des grands éloges, ceux des Julio-Claudiens essentiellement, et même dans les poèmes panégyriques d'Horace (p. 253 *sqq*.).

Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur un recueil de valeur disparate, à la bibliographie restrictive, presque exclusivement anglo-saxonne. On observe la tendance à sous-évaluer les formes typiquement romaines de l'irrationnel, et leur tréfonds religieux, le *furor*, la *superstitio*, l'*amor insanus* – qu'il conviendrait de distinguer mieux de l'anthropologie tragique léguée par la Grèce. Après Lucrèce et Cicéron, il existe à Rome, même pour encadrer la poésie de la passion, une pathologie mentale spécifique.

Jean-Marie André.

Séverine Clément-Tarantino & Florence Klein (dir.), *La représentation du « couple » Virgile-Ovide dans la tradition culturelle de l'Antiquité à nos jours* (Collection « Cahiers de philologie ») : Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2015, 419 pages.

Cet ouvrage est le fruit de plusieurs journées d'études, organisées en 2010 et 2011 à l'Université Lille 3 et consacrées à la façon dont les deux grands poètes augustéens et leurs œuvres ont été perçus et mis en relation, antithétique ou complémentaire, au fil du temps. Il s'agit en effet, comme le souligne l'introduction, claire et complète, rédigée par les deux coordonnatrices, d'une entreprise de « déconstruction » (p. 20) de la lecture opposée de ce « couple » formé par Virgile et Ovide, lecture initiée par Ovide lui-même (cf. *Am*., 1, 1). L'analyse se déploie de façon généralement chronologique dans le cadre de neuf axes thématiques.

C'est une interrogation sur « L'épopée post-virgilienne et post-ovidienne » qui ouvre la réflexion, puisque l'épopée flavienne (Stace, Valérius Flaccus, Silius Italicus), de nature « inclusive », constitue le premier maillon de la chaîne intertextuelle et « témoigne de la formation d'une "langue" épique dont Virgile et Ovide sont les facteurs constitutifs » (p. 54, M. Fucecchi). De fait, l'*Achilléide* de Stace atteste de « l'ovidianisation » de Virgile et de la « virgilianisation » d'Ovide en un entrelacement subtil qui permet au poète d'inventer de nouvelles versions mythiques par « contamination virgilio-ovidienne » (p. 59, Fr. Ripoll). La même opposition complémentaire se retrouve dans « Les genres mineurs ». Le roman de Pétrone reflète le rapport complexe que l'auteur entretient avec ses sources, surtout Ovide, qui apparaît à la fois comme un modèle et un contre-modèle, selon que l'accent est mis sur les « jeux génériques » ou les « débats stylistiques qui définissent (...) l'identité complexe du *Satiricon* » (p. 91, Fl. Klein). Martial est aussi un bon exemple de l'ambivalence de cette relation à Virgile et Ovide : s'il imite très souvent le dernier dans ses *Épigrammes*, c'est le premier qu'il considère comme supérieur (A. Deremetz), dans une œuvre qui, derrière son apparente futilité, notamment les *Xenia* et les *Apophoreta*, relève en fait d'une réflexion métapoétique ambitieuse (E. Prioux). « L'Antiquité tardive » – païenne et chrétienne – se situe dans la même logique, comme le montrent la pratique intertextuelle fine de Paulin de Nole (M. O. Bruhat) et « le jeu

subtil sur les registres et les inspirations » (p. 173) à l'œuvre dans le *Panégyrique d'Anthémius* de Sidoine Apollinaire (J.-Chr. Jolivet). À l'époque médiévale, les résumés et commentaires attestent de l'autorité virgilienne, tout en offrant diverses constructions auctoriales d'Ovide, entre « réinvention de l'œuvre » par Arnoul d'Orléans (E. Marguin-Hamon) et effets de masques dans les *Argumenta Aeneidos*, où l'auteur, anonyme, serait, d'après P. Marpicati, Jean Modoin, le poète qui signe ses productions du *cognomen* d'Ovide, Naso. On retrouve cette permanence et cette fluidité des jugements critiques sur Virgile et Ovide dans « les arts poétiques néo-latins florentins du Quattrocento (où) Virgile et Ovide fonctionnent dialectiquement comme un couple d'antithèses » (p. 230, É. Séris) et dans les jugements critiques du XVII^e^ siècle, qui reconnaissent la supériorité de Virgile mais donnent à Ovide une « place affective » (p. 248, M.-C. Chatelain). Ces effets de contrastes, savamment orchestrés et subtilement dosés, sont également présents dans la littérature élisabéthaine (Ph. Hardie), notamment chez Spenser (L. Sansonetti), d'autant plus qu'à la Renaissance, la traduction devient un outil politique (M. Molins) en même temps que l'expression d'une prise de position poétique (O. Puche). Les personnages peuvent même dépasser les auteurs, et ce du Moyen Âge au XX^e^ siècle : ils prennent leur autonomie, comme Didon, se métamorphosent, comme Lavine, qui, secondaire chez Virgile, devient une « héroïne courtoise » dans le *Roman d'Énéas* (p. 325, A. Petit), ou jouent un rôle essentiel, comme Orphée, dont Sylvie Germain fait l'image d'une lente reconstruction de soi et le symbole de l'acte même d'écrire (F. Cox). La flexibilité des modèles virgilien et ovidien permet des repères et des regards inattendus, comme dans l'art des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles (C. Mazel) ou dans les *Œuvres en rime* de Baïf, qui allient imitation et recréation (J. Lormier). L'analyse se clôt sur la présentation de trois éditions remarquables de Virgile et d'Ovide (C. Martini et L. Bossart) et une brève postface, sans doute rédigée plus tard, puisque les deux directrices se réfèrent correctement à Morisset (p. 391), alors qu'elles avaient systématiquement orthographié avec deux *r* (p. 14, 15, 399) le nom de cet auteur des célèbres *Lettres Latines*, dont le co-auteur, Thévenot, a, par ailleurs, tendance à perdre quelque peu son accent (p. 15, 399)… On relève quelques autres coquilles (dont une grammaticale, p. 216), mais l'ensemble est de bonne tenue et l'on apprécie qu'il y ait, après la bibliographie générale, des *indices* : passages cités, noms, notions, même s'il y a des redites (les *Fastes*, par exemple, figurent dans les *indices* des passages cités et des noms, *Fama* dans ceux des notions et des noms, un index d'ailleurs assez vague pour regrouper à la fois personnages fictifs, œuvres poétiques et auteurs universitaires).

Par la diversité de ses entrées et la multiplicité des angles d'approche, organisé avec une rigueur toute rhétorique, cet ouvrage montre comment chaque époque, chaque courant littéraire, voire chaque auteur projettent sur les deux poètes augustéens majeurs que sont Virgile et Ovide leur propre sensibilité, leur propre lecture, leurs propres interrogations. En étudiant la relation, intellectuelle, poétique et affective, qui unit Virgile et Ovide de façon si étroite qu'ils semblent former un « couple » (peut-être aurait-il d'ailleurs fallu préciser ce que recouvre exactement ce terme, dont les guillemets suggèrent ce qu'il peut avoir de problématique), il pose la question de la création poétique et de l'intertextualité. Elle est, ici, abordée du seul point de vue du « modèle » générique (dans l'axe des travaux de Conte et de Barchiesi). Il aurait pu être enrichissant, pour mieux saisir le fonctionnement de ce « couple » au fil des temps, de prendre également en compte ce que J.-M. Schaeffer appelle « une conception transtextuelle de la généricité » (dans G. Genette *et alii*, *Théorie des genres*, Paris, 1986, p. 186), plus apte peut-être à éclairer la façon dont la généricité du texte imitatif module la tradition générique ou s'ouvre à d'autres généricités (comme chez Stace, Paulin de Nole, Shakespeare ou Germain, par exemple).

L'intertextualité devient alors « transduction littéraire » (notion développée par Doležel, notamment dans *Heterocosmica : Fiction and Possible Worlds*, Baltimore, 1998), comme le montrent les analyses rassemblées ici, qui mettent toutes en lumière, d'une façon ou d'une autre, la présence et / ou le fonctionnement de cette chaîne d'interactions complexes entre auteur, œuvre et lecteur, tant au niveau de l'écriture que de l'imitation / recréation ou de la réception.

On le voit, ce livre suscite la réflexion, et ce n'est pas la moindre de ses qualités que d'ouvrir des perspectives, tout en nous faisant mesurer à quel point le pouvoir de fascination de Virgile et d'Ovide a su traverser les siècles pour parvenir intact jusqu'à nous.

Christine Kossaifi.

Philippa Bather & Claire Stocks (dir.), *Horace's* Epodes. *Context, Intertexts, and Reception* : Oxford, Oxford University Press, 2016, 279 pages.

Ce volume collectif regroupe neuf contributions, toutes rédigées en anglais, qui se penchent respectivement sur un ou plusieurs aspects du recueil iambique horatien. Comme le suggère le sous-titre, il n'est pas toujours question d'examiner les *Épodes* par une confrontation directe et exclusive, mais de les éclairer tantôt à la lumière de la tradition grecque, tantôt à celle des autres poèmes du Venousien – *Satires*, *Odes*, *Épîtres* – ou encore de les considérer au regard de l'œuvre d'autres auteurs. Du reste, le versant de la réception étant lui-même pris en considération, on retrouve une construction diachronique usuelle pour ce genre de volume.

L'introduction, longue d'une trentaine de pages, circonscrit un certain nombre d'éléments que l'on a également l'habitude de lire au seuil d'ouvrages de cette facture. Les principales données biographiques relatives au poète sont rappelées en quelques paragraphes, et sa carrière littéraire brièvement retracée. Le deuxième point de l'introduction, étonnamment long dans la mesure où un article entier est consacré à cette question, replace les *Épodes* horatiennes dans une tradition grecque remontant à Archiloque. Le poète de Paros, avec, dans une moindre mesure, Hipponax et Sémonide, passe pour l'inventeur d'un genre alliant usage de l'iambe et propension marquée à l'invective. Horace lui-même l'associera d'ailleurs à la *rabies*, la « rage », dans un vers fameux de l'*Épître aux Pisons*. Une telle vision s'avère réductrice à considérer la variété thématique des fragments de ces poètes qui nous sont parvenus ; l'agression, le blâme, l'obscénité, autant de caractéristiques perceptibles dans le recueil horatien, y sont certes représentés, mais ils ne doivent pas éclipser les pièces à résonance philosophique qu'un Archiloque ou un Hipponax ont pu composer. Cet aspect de la tradition iambique est d'ailleurs également observable dans les *Épodes*. Quoi qu'il en soit, Horace entend faire figure de *Romanus Archilochus*, avec ce que cela implique d'inflexion par rapport au modèle grec. Callimaque, lui-même auteur d'iambes, a eu, on le sait, une influence majeure sur les poètes augustéens. Celle-ci, dans le cas précis des poèmes iambiques horatiens, se traduit par une volonté d'adoucir la virulence archilochéenne *ad hominem* au profit de la mise en exergue d'un engagement socio-politique fort. La troisième et dernière partie de l'introduction prend une tournure métacritique. Elle propose un état des lieux de la recherche des cinquante dernières années au sujet des *Épodes*. Dans la perspective d'une évidente stratégie de légitimation, les éditrices insistent sur le fait que les œuvres iambiques d'Horace tendent à apparaître comme les parents pauvres de la critique contemporaine.

REL_94.indb 298 24/10/2017 11:22:46

La première contribution, due à Andrew Morrison, se penche sur l'inscription du recueil horatien dans la tradition iambique grecque. Les premières lignes redisent, sans guère plus de précision, ce que l'introduction avait souligné en la matière : le modèle suivi par Horace ne se limite pas à l'Archiloque enragé prompt à mortifier le destinataire de ses vers, mais embrasse un large spectre de thèmes et d'influences auctoriales. Anacréon, Phénix de Colophon, Hérodas, mais aussi Alcée, Sappho ou encore Solon, qui utilise volontiers le trimètre iambique, sont autant de références qu'il convient d'ajouter à celles communément établies par la critique. Du reste, le prisme de Callimaque, dont l'introduction avait également pointé la prégnance, a eu de toute évidence une forte incidence sur la reprise horatienne de ce vaste substrat grec. Le propos de l'article est donc de rendre compte de la diversité des sources auxquelles puise le Venousien, en s'appuyant notamment sur des allusions métapoétiques issues des *Épodes* elles-mêmes.

Ian Goh, pour sa part, interroge la dimension satirique du recueil iambique horatien, vraisemblablement composé à la même époque que le second livre des *Satires*. L'instabilité structurelle de ce recueil, qui, à peu près en son milieu, semble basculer vers la thématique amoureuse après avoir privilégié la raillerie ou l'invective, le pousse toutefois à restreindre le champ de l'analyse aux dix premières pièces. C'est tout particulièrement sur l'œuvre de Lucilius, par rapport à laquelle Horace avait situé son projet satirique, qu'Ian Goh se fonde pour le déploiement de son enquête. Il s'emploie donc à mettre en lumière des allusions horatiennes au poète campanien en contexte iambique, et ce sous le jour de motifs luciliens que les *Satires* avaient également mis à l'honneur.

La contribution de Michael B. Sullivan, ensuite, s'ouvre sur un problème interprétatif lié au caractère sporadiquement répugnant des *Épodes* – en particulier les poèmes VIII et XII, qui se répandent en obscénités à l'encontre d'une femme âgée : comment expliquer l'écriture de pièces si choquantes et extrêmes de la part d'un auteur prêchant au demeurant la recherche du juste milieu, du *decorum* ? Rien dans l'œuvre du Venousien ne pouvait préparer le lecteur à cela. Michael B. Sullivan ne propose pas de réponse à cette question, mais l'utilise comme point de départ de sa réflexion. Il entend reconsidérer la place, injustement basse selon lui, que la tradition critique a pu accorder aux *Épodes*. Cette reconsidération prend appui sur le recours horatien à la fable, notamment dans l'*Épode* I ; de même que la crudité de certains poèmes iambiques a volontiers entraîné la marginalisation de l'ensemble du recueil dans les cercles critiques, de même les fables, qu'elles s'inscrivent d'ailleurs dans les recueils iambique ou satirique d'Horace, ont été souvent appréhendées comme des formes littéraires de second rang. Or, derrière leur trivialité apparente, ces courts récits puisent à une tradition jugée plus noble, celle de l'αἶνος hésiodique. Il faut donc, à cet égard, rendre justice aux iambes horatiens.

Emily Gowers s'attache à la question du genre, d'un point de vue sexuel, dans les *Épodes*. Elle souligne le brouillage auquel est sujette l'identité sexuelle à Rome au moment où paraît le recueil : la guerre civile, génératrice de troubles profonds, pousse hommes et femmes à s'affronter sur la scène publique – Octave et Cléopâtre à Actium – mais aussi dans la sphère privée, comme le trahissent les virulentes pièces VIII et XII, dont il a déjà été question plus haut. La confusion des genres est notamment appréhendée à travers la figure de Mécène ; *a priori* masculine, d'autant plus qu'elle a partie liée avec le pouvoir, cette dernière peut toutefois être perçue sous les traits d'une sage-femme dans un passage de l'*Épode* XIV, où Horace déplore qu'un dieu l'empêche de « porter au jour » (*adducere ad umbilicum*) le volume d'iambes justement promis à Mécène. À y bien regarder, la virilité d'un genre pourtant placé sous le signe du déchaînement verbal est donc loin de présenter le caractère de l'évidence.

Elena Giusti, pour sa part, examine tout particulièrement l'*Épode* IX et sa perspective dithyrambique au sens strict, c'est-à-dire la façon dont elle se place sous la tutelle de Bacchus. La présence latente du dieu s'accorde parfaitement avec les orientations thématiques du poème, marqué par les profondes agitations de la guerre civile. Bacchus trouble les cœurs, ainsi que les codes sociaux et comportementaux, de la même manière que le conflit intestin dans lequel Rome est engagée subvertit les repères habituels. L'analyse s'enrichit de références à l'*Ode* I, 37, que la critique a volontiers associée à l'*Épode* IX en ce qu'elle répond de toute évidence à la question liminaire de la pièce iambique : *Quando repostum Caecubum (...) bibam ?*

Claire Stocks, elle, s'intéresse à la figure d'Hannibal telle qu'elle est mobilisée par Horace, successivement dans l'*Épode* XVI et l'*Ode* IV, 4. S'y dégagent deux représentations distinctes du chef carthaginois, lourdes d'implications symboliques. Conformément aux normes du genre, l'iambe le modélise en *abominatus Hannibal*, être éminemment répulsif et source de mauvais présages : au temps des guerres puniques, le Carthaginois fédérait les Romains autour d'un même danger extérieur et d'une même volonté de le combattre ; en l'absence d'un ennemi commun, les *ciues Romani* ont tourné les armes vers leurs propres concitoyens. Mais l'*Ode* IV, 4 fait considérablement évoluer l'image d'Hannibal en le présentant sous les traits d'une victime mise en déroute par le peuple romain plutôt que sous ceux d'un terrifiant *hostis*.

Sur la base d'un commentaire du poète anglais du xvii^e^ s. John Dryden, la contribution de Tom Hawkins propose un rapprochement entre les *Épodes* horatiennes et l'*Ibis* d'Ovide, poème d'invective adressé à un destinataire anonyme et dont le titre est repris d'une œuvre de Callimaque. Tom Hawkins met ainsi en résonance le texte ovidien, son évident modèle callimachéen et plusieurs pièces du recueil iambique horatien, notamment l'*Épode* I, qui débute précisément par le mot *ibis*. L'accent est surtout mis sur les connexions thématiques perceptibles entre les textes latins ; les motifs de la navigation, de la puanteur, mais aussi le principe de l'*amicitia*, aux rouages subtils et aux contours souvent flous, constituent autant de points de jonction.

Parmi les derniers mouvements narratifs du *Satyricon* de Pétrone, l'on trouve le récit des déboires sexuels d'Encolpe, qui, ayant rencontré après un naufrage une certaine Circé, habitante de Crotone, est rattrapé par l'impuissance dont l'avait frappé le dieu Priape. Philippa Bather voit dans cet épisode l'opportunité d'un double rapprochement, d'une part avec les *Épodes* VIII et XII d'Horace, d'autre part avec l'élégie III, 7 des *Amours* d'Ovide, où il est aussi question d'impuissance. Par ailleurs, le remède à ce mal, tel qu'il est décrit dans le roman pétronien – friction du corps avant le bain, nourriture stimulante et frugale, consommation modérée de vin, sommeil apaisant – n'est pas sans évoquer les préconisations qu'Horace formule en matière d'*ars uiuendi* dans certaines satires et certaines épîtres.

Ellen Oliensis se penche enfin sur la réception moderne des *Épodes*. Partant de la fausse idée d'une désaffection de la postérité moderne à l'égard du recueil iambique horatien, elle s'est en fait aperçue que la présence d'épodes dans les anthologies anglaises des xvii^e^ et xviii^e^ siècles consacrées à l'œuvre du poète latin était significative, et ce malgré la prédominance des *Carmina*. Certaines éditions des poèmes d'Horace datant de la même époque ont d'ailleurs incorporé les pièces iambiques aux livres des *Odes*, sans marquer la moindre distinction. La contribution s'achève par la démonstration de la survivance des *Épodes* dans la littérature anglaise moderne à travers la figure de Canidie, l'infâme sorcière des *Épodes* III et V, dont des auteurs comme William Somervile ou Henry Mackenzie ont fait grand cas.

En définitive, l'ensemble est de bonne facture, et, bien qu'aucun apport décisif à l'interprétation du recueil iambique horatien n'y soit fourni, il propose au

REL_94.indb 300 24/10/2017 11:22:47

lecteur d'utiles voies d'accès aux textes. On pourra simplement regretter – le grief est d'ailleurs imputable à de nombreux volumes collectifs rédigés, exclusivement ou peu s'en faut, en langue anglaise – que la perspective demeure centrée sur le monde anglophone, qu'il s'agisse de la dernière contribution, dévolue à la réception moderne des *Épodes*, ou de la bibliographie, bien peu représentative des travaux critiques dédiés à Horace en langue allemande, italienne, française ou espagnole.

Robin Glinatsis.

Enrico Flores, *Orazio lirico con antologia delle* Odi (Collection « Bibliotheca di Studi Umanistici », n° 12) : Napoli, La Scuola di Pitagora, 2016, 228 pages.

L'anthologie de textes traduits est précédée d'une introduction sommaire, qui rappelle des données scolaires bien établies sur la jeunesse et la formation du poète de Venouse (p. 11-14), avec une synthèse sur « La lirica Oraziana » (p. 15 *sqq*.), plus que sommaire et hypothéquée par le souci de suivre les modes intellectuelles étrangères à la culture antique (p. 17). On entre de plain-pied dans l'anthologie avec l'ode I, 11. La méthode de présentation, constante, consistera, dans la 1ère section, à présenter, pour chaque ode, la structure musicale, et la conformité à un système, saphique, alcaïque, asclépiadique, pindarique, etc. L'anthologie débute avec les odes I, 5, I, 21 et III, 13 *sqq*. Les commentaires sont des plus succincts, centrés sur des détails, et peu différents de la paraphrase – avec, ici et là, des références au grand travail de Pasqual. L'examen « comparatif » des odes précitées cherche le système « musical » dans le recensement des voyelles (p. 45 *sqq*.), et l'on tente de situer le *Carmen saeculare*, après une présentation composite de la thématique et de l'historicité, bien connues, dans « La musique du Moyen Âge » (p. 49 *sqq*.) ; le commentaire met l'accent sur la religion traditionnelle – en minorant l'idéologie romaine (allusion sommaire aux *leges Iuliae*). Suivra un « triptyque de la mort », symbolisé par les odes I, 4, II, 14 et IV, 7 (p. 77 *sqq*.). Le choix des trois odes n'étant pas en cause, on trouvera le commentaire un peu court, notamment pour l' « épicurisme » de IV, 7 (p. 88). D'autres groupements paraissent bien gratuits, non pour la thématique politique, mais pour la chronologie, ainsi pour l'épode VII, « juvénile » ; il s'agit de I, 11 ; epod., IX ; I, 37 ; epod. XIII, XV, VII (p. 109 *sqq*.). Il n'est pas évident que l'épode IX soit écrite (p. 113) « quelque temps avant Actium » (cf. vers 11 *sqq*.), la propagande antiorientale débutant dès 33-32 av. J.-C. Unifiés par la propagande, ces poèmes inspirent un commentaire minimal, comme la célèbre ode d'Actium. L'épode XIII est située avec plus de précision (p. 112-113). D'autres regroupements d'odes « sans nul doute accompagnées de musique » (p. 133 *sqq*.) se justifient. Le commentaire de IV, 11 (sur Mécène et la *philia* épicurienne) est sommaire, faute de références précises. Le choix des « odes romaines », distinguées par l'idéologie fasciste, est intéressant, mais l'éclairage reste diffus (p. 146 *sqq*.), faute de maintenir l'unité du « cycle » (Heinze est une référence formelle, dans une page dominée par Brecht), et surtout de les situer dans le contexte de la religion impériale. On lira avec intérêt, dans la fin de l'anthologie (p. 169 *sqq*.), l'essai sur « Le lyrisme horatien et la musique » ; encore observera-t-on que l'ode III, 11 est assortie d'un commentaire indigent, alors qu'elle pose le grand problème doctrinal et esthétique du rapport d'Horace à la mythologie – à situer dans les débats philosophiques du temps. Plus que sommaires aussi les « autres observations sur les rapports entre les intellectuels et le pouvoir » (p. 183-184), tout comme l'essai final sur « Horace et l'écriture poétique ».

REL_94.indb 301 24/10/2017 11:22:47

En bref, cette anthologie se justifie comme recueil scolaire efficace, mais ne renouvelle guère l'étude du lyrisme horatien.

Jean-Marie André.

Bénédicte Delignon, Nadine Le Meur & Olivier Thévenaz (dir.), *La poésie lyrique dans la cité antique. Les* Odes *d'Horace au miroir de la lyrique grecque archaïque* (Collection du CEROR, n° 49) : Paris, De Boccard, 2016, 366 pages.

Issu d'un colloque organisé en juin 2012, le présent volume matérialise une volonté scientifique d'examiner de conserve la lyrique latine et son, ou plutôt ses modèles grecs. Comme l'expliquent les éditeurs en introduction, l'un et l'autre domaines ont fait l'objet d'études certes nombreuses, mais le plus souvent séparées, et il y avait là une lacune à combler. Ce sont naturellement les *Odes* d'Horace, parangon du genre à Rome – auxquelles il faut ajouter le *Carmen saeculare* composé à l'occasion des Jeux séculaires de 17 av. J.-C. – qui font office de soubassement à cette démarche analytique, mais la perspective ne se restreint pas au seul corpus lyrique du poète augustéen ; le terme « lyrique », dont les contours définitionnels restent problématiques, est ici entendu de manière large et s'étend au *melos*, à la poésie iambique et à l'élégie grecque. Les *Épodes* horatiennes ne sont donc pas exclues. Par ailleurs, la cité, appréhendée comme « communauté politique et civique », a été choisie comme lieu d'ancrage pour l'analyse car la parole lyrique y trouve un espace de production et d'expression privilégié, que ce soit en Grèce ou dans la Rome d'Auguste. Il s'agit par conséquent d'éclairer la dimension politique de l'œuvre lyrique (et iambique) d'Horace à la lumière des sources grecques, et non de la considérer au seul prisme du contexte romain.

Le volume se divise en quatre grandes parties. La première envisage la toile de fond politique et sociale de la lyrique grecque et de celle d'Horace, tantôt de manière ciblée du point de vue de l'époque, tantôt en résonance diachronique. La contribution d'Antonio Aloni s'attache ainsi à montrer qu'en Grèce archaïque, l'iambe et l'épinicie, quoiqu'ils présentent des différences thématiques majeures, trouvent un important point de convergence dans l'élaboration de κῶμοι visant à clamer l'appartenance à un groupe et le partage de valeurs collectives. La performance épinicique, favorisée dans les cités où clans et familles prévalent, s'inscrit dans une logique de στάσις, de discorde civile ; dans la même perspective, l'iambe apparaît comme une forme poétique destinée à affirmer, dans le cadre certes privé du συμπόσιον, l'identité d'un groupe en l'opposant à un autre. — Stefano Caciagli exhibe un intérêt semblable pour les représentations lyriques grecques de la collectivité, mais il se focalise, pour sa part, sur les poètes lesbiens. Le modèle communautaire auquel se réfère Alcée semble clairement correspondre à celui de l'hétairie athénienne ; les thiases féminins évoqués par Sappho pourraient, quant à eux, s'apparenter à première vue aux ἀγέλαι spartiates, ces groupes de jeunes gens formés dans une optique éducative, mais un faisceau d'indices tend à montrer que le paradigme athénien demeure le plus probant. — Virginie Hollard se tourne vers la Rome augustéenne et y met en lumière la fonction politique du poète dans la cité, à l'aune des *Odes* et du *Carmen saeculare* d'Horace. Après un rappel, utile mais peut-être un peu long, des principales étapes menant, de 31 à 27 av. J.-C., à l'instauration du Principat, elle expose, toujours à titre préliminaire, les rouages institutionnels et idéologiques du nouveau régime, qui s'orientent vers un accroissement progressif du pouvoir d'Auguste. Viennent ensuite les pages analysant la participation des *Carmina* horatiens à cette vaste construction politique. Leur dimension propagandiste est interrogée,

et la démonstration conclut au façonnement, par les ressources de la langue et de l'imaginaire du poète, d'un mythe augustéen de *res publica restituta*. — Partant du constat paradoxal qu'Horace est un auteur classique dont certains poèmes dérangent encore de nos jours – notamment ceux consacrés au sexe – Hans-Christian Günther réfléchit à la difficulté, pour un lecteur du xxi^e^ siècle, de saisir la portée du fameux axiome *dulce et decorum est pro patria mori*, énoncé dans la deuxième des odes dites romaines (*Carm*., III, 2, 13). Cette sentence doit sans doute être ramenée à l'expérience militaire du jeune Horace, qui a survécu à une bataille, celle de Philippes, ayant eu lieu sur fond de guerre civile ; rétrospectivement, mourir pour sa patrie eût semblé préférable au poète. — Michèle Lowrie, pour sa part, se penche sur la manière dont le Venousien est parvenu à célébrer le corps d'Auguste et sa propension à assurer le salut de Rome en renouvelant les modalités discursives du panégyrique adressé à la personne du chef. Des comparaisons, opportunes, avec le *De bello Gallico* de César, le *Pro Marcello* de Cicéron mais aussi le *De clementia* de Sénèque soulignent un attachement commun à la notion de *securitas*, cette tranquillité à la fois physique et morale garantie par l'autorité bienfaisante du chef.

La deuxième partie du volume regroupe des contributions examinant l'insertion de motifs définis dans des contextes divers, toujours sur la base de la dichotomie de la Grèce archaïque et de la Rome augustéenne. Stephen Harrison met ainsi en lumière le traitement horatien du thème de la guerre au sein de l'*Ode*, II, 7, dans laquelle le poète relate, non sans ironie, ses déboires sur le champ de bataille à l'occasion de la défaite de Philippes. Il s'agit de montrer qu'Horace puise à différentes sources grecques – Archiloque, Alcée mais également Homère – afin de livrer un récit de la bataille qui vienne s'ajuster au cadre, volontiers symposiaque et propagandiste, de son œuvre lyrique. — Olivier Thévenaz poursuit dans cette voie en s'attachant aux modalités de convocation de la bataille d'Actium dans le corpus lyrique horatien, mais aussi dans les *Épodes* du Venousien, antérieures aux *Odes*. Il s'appuie sur trois poèmes, les *Épodes* 1 et 9, ainsi que l'*Ode* I, 37, pour caractériser le passage d'une forme générique à l'autre, entre continuité et rupture. Le poème liminaire du recueil iambique, principalement conjugué au futur, pose un cadre propice au motif de la guerre civile, prioritairement traité par l'iambe, mais dont l'*Épode* 9 évoque l'ouverture à la lyrique grâce à de subtils jeux sur les temporalités. L'*Ode* I, 37 s'inscrit à son tour dans cette perspective, elle qui chante la noblesse de la vaincue Cléopâtre sans renier les procédés iambiques de la relation du conflit. — Lucia Athanassaki, pour sa part, compare l'*Ode* IV, 2, dans laquelle Horace met en garde contre le danger de vouloir se faire l'émule du solaire Pindare, avec deux épinicies extraites des *Pythiques* ; cette comparaison ne met pas tant en jeu les aspects stylistiques, dans l'idée que l'emphase pindarique ne saurait être égalée, que les spécificités du contexte culturel et sociopolitique au sein duquel le poète thébain compose. Ainsi, Lucia Athanassaki note qu'Horace s'abstient de toute familiarité avec Auguste, ne lui adresse aucun conseil moral alors que Pindare, en vertu même des liens de la *philia*, se permet d'admonester Arcésilas, le destinataire de la quatrième et de la cinquième *Pythique*.

Les articles constitutifs de la troisième partie accordent une attention toute particulière aux conditions d'énonciation du discours lyrique antique et à l'image de la cité qui s'y dessine. Nadine Le Meur porte le regard sur les *Péans* de Pindare, poèmes cultuels chantés dans les cités grecques lors de festivités en l'honneur d'Apollon ; mais ces compositions prennent volontiers la forme de chants d'occasion et revêtent alors une fonction propitiatoire ou de célébration. La place de la communauté civique s'y fait jour avec force et constance. C'est ce que révèle notamment un examen de l'identité, fluctuante, du locuteur, qui prend la parole tantôt à la première personne tantôt à la troisième, offrant la possibilité à chaque membre

de la communauté de se reconnaître dans la voix du poète. — Dans le même ordre d'idées, Chris Carey étudie, à l'aune du projet horatien d'intégrer le cercle fermé des neuf grands λυρικοί de la tradition grecque tel qu'il est énoncé au sein de l'*Ode* I, 1, la stratégie que déploie le Venousien pour recréer un espace d'expression collective sur la base des modèles laissés par Pindare, Archiloque ou Solon. La différence majeure entre les productions horatiennes et celles des prédécesseurs grecs réside dans la propension du poète latin à façonner le cadre scénographique de la performance chorale, là où ses devanciers se conformaient à la réalité des circonstances du chant. — Michel Briand se penche plus avant encore sur le mode de représentation binaire touchant les poèmes de Pindare d'un côté et ceux d'Horace de l'autre : les premiers et les seconds sont engagés dans une série d'oppositions ou de dichotomies, telle la distinction nette entre la dimension visuelle des compositions pindariques, attachées à un spectacle rituel, et l'épaisseur plus littéraire des *Carmina* horatiens, avant tout textes se donnant à lire. Michel Briand entend relativiser ce binarisme en montrant par des rapprochements précis que les dispositifs énonciatifs propres aux œuvres du Thébain et du Venousien comportent des similitudes, malgré les profondes divergences liées aux contextes, anthropologiques, politiques, linguistiques, grec et romain. — Jean Yvonneau, enfin, livre une contribution dont les liens avec la perspective analytique d'ensemble semblent assez lâches. Il s'agit de s'interroger sur la présence d'une référence, jugée suspecte, à la déesse Létô dans un fragment du poète Timocréon. La démonstration est tendue vers la proposition finale de corrections venant pallier la leçon Λατώ.

La quatrième et dernière partie est plus spécifiquement consacrée à Horace, sans que la relation avec les précédents grecs soit occultée. Mario Citroni souligne la nouveauté des *Odes* horatiennes et du *Carmen saeculare* en tant que poèmes impliqués de manière active dans la vie de la cité. En effet, une immersion dans l'œuvre de Cicéron et, plus largement, dans l'environnement culturel du I^er^ siècle avant notre ère fait apparaître l'idée d'une incompatibilité entre l'action civique et l'octroi de temps à la lecture de la lyrique grecque. On trouve ainsi bien peu de références aux λυρικοί dans les textes cicéroniens, et cette rareté, que l'on peut étendre aux auteurs de l'époque, s'explique sans doute par le défaut d'équivalences à Rome des pratiques liées au développement de la lyrique grecque. L'inscription horatienne dans le genre lyrique s'explique, elle, par le projet augustéen de renouvellement des canons littéraires, dominés jusque-là par l'épopée et les genres dramatiques, mais procède également d'une volonté, vraisemblablement inspirée par la conjoncture politique, de renouer avec la dimension civique des productions grecques. — Comme l'ont fait plusieurs autres contributeurs, Grégory Bouchaud s'engage dans une comparaison entre Pindare et Horace, mais accorde sa prédilection à des passages dans lesquels les deux poètes affirment la force de leur parole poétique ou représentent, au contraire, sa prétendue faillibilité. S'appuyant sur des outils empruntés à l'analyse communicationnelle et à la pragmatique littéraire, il étudie certains mécanismes discursifs propres aux poèmes pindariques ; il s'intéresse ensuite à leur réception ainsi qu'à leur reconstruction par Horace, soumis à l'influence alexandrine. — Bénédicte Delignon s'attache à la présence d'une double inspiration, érotique et civique, dans la première pièce du livre IV des *Carmina* horatiens. Vertus érotiques et vertus politiques se mêlent dans la personne de Paulus Maximus, dont le poème célèbre les mérites, mais cette combinaison n'est pas sans poser question. Une subtile démonstration, éclairée par des références à Sappho, conclut à la médiatisation de la lyrique politique par la lyrique érotique ; la thématique amoureuse sert l'éloge public. — Gregson Davis se focalise également sur une ode horatienne en particulier, le *Carmen* III, 28, dernier poème de facture érotico-symposiaque de ce que l'auteur appelle le *Tribiblos*, c'est-à-dire l'ensemble formé par les trois premiers livres des

Carmina. On peut y voir condensés les principaux traits de ce sous-genre lyrique qu'Horace a (re)créé en se fondant sur le substrat de la lyrique grecque. L'indétermination spatiale, ainsi que le recours au motif de la *sapientia* lyrique, cette propension à célébrer par un digne festin l'*hic et nunc* afin de conjurer l'angoisse de la fuite du temps, confirment l'impression que l'*Ode* III, 28 possède une dimension « métasymposiaque ». — Jenny Strauss Clay, quant à elle, met l'accent sur la figure de Mercure telle qu'elle est représentée dans certains des *Carmina* horatiens. Elle souligne notamment les enjeux éthiques, politiques et poétiques de la présence du dieu, dont Horace a sans nul doute exploité la fraternité avec Apollon dans ces différentes perspectives. — Enfin, Denis Feeney attire l'attention du lecteur sur l'inclination des poètes lyriques grecs à se positionner par rapport à Homère et interroge ainsi la relation qu'Horace entretient dans ses *Odes*, surtout au livre IV, avec le poète de Chios. Ce dernier, pour important qu'il demeure, n'occupe évidemment plus dans la Rome du I^er^ siècle av. J.-C. la place qu'il avait en Grèce archaïque. Sont alors examinés des passages précis dans lesquels s'observent des allusions sensibles à Homère, mais un Homère remodelé ou, du moins, coloré par l'influence des grands poètes nationaux que sont Ennius et Virgile.

Il s'agit, en définitive, d'un volume riche et cohérent. L'écueil de la dispersion, dans lequel tombent parfois certains ouvrages collectifs, est ici évité ; bien que l'on y trouve des contributions peu enclines à ménager une comparaison entre lyrique grecque et lyrique horatienne, comme semblait pourtant l'exiger la ligne scientifique fixée par les éditeurs, on n'a qu'en de très rares occasions le sentiment d'être confronté à une analyse détachée des préoccupations centrales. Une bibliographie substantielle achève de donner à ce volume une remarquable consistance.

Robin Glinatsis.

Laurel Fulkerson & Tim Stover (dir.), *Repeat Performances. Ovidian Repetition and the* Metamorphoses : Madison, University of Wisconsin Press, 2016, 328 pages.

Qui, un jour, n'a pas été pris de vertige devant la saisissante réalité de la fiction ovidienne ? *Vates* enchanteur et maître des mots, Ovide nous fait entrer dans la matrice de l'illusion poétique dont il démonte le fonctionnement, en mettant, en même temps, en scène sa propre habileté à raconter sans cesse la même histoire sans jamais se répéter à l'identique. C'est cette fascinante capacité que l'ouvrage coordonné par Fulkerson & Stover se propose d'examiner, en tentant de cerner la nature, la place et la symbolique des diverses formes de répétition à l'œuvre dans les *Métamorphoses*, parfois abordées en parallèle avec d'autres poèmes ovidiens. Selon les auteurs (introduction, p. 3-25), le processus répétitif se présente sous trois formes : « la révision (d'une œuvre publiée), le recyclage (de ses propres mots), la réappropriation (de l'œuvre des autres) » (p. 8) ; il se déploie en une multitude de formes qui vont de l'hommage à la parodie critique, la variété des procédés ouvrant la voie à la diversité des interprétations. Cette indéniable maîtrise du procédé fait d'Ovide un modèle pour les poètes postérieurs. Ce livre propose donc deux axes d'analyses : la répétition ovidienne (chap. 1-7) et son influence sur l'épopée flavienne et sur Claudien (chap. 8-10). Mais son objet est aussi d'ouvrir des pistes de réflexion et « d'éclairer quelques orientations futures prometteuses pour la recherche ovidienne » (p. 3).

L'analyse des modulations de la répétition ovidienne commence avec le livre II des *Métamorphoses*, le mythe de Phaéthon posant le problème de la véracité des

REL_94.indb 305 24/10/2017 11:22:47

images et des représentations du cosmos, dont le jeu des répétitions montre l'ambivalence. Cette narration, nourrie de reprises du livre I, d'échos littéraires et de mots à double sens (comme *ortus*, employé, au v. 779, à propos de Phaéthon, au sens d'*origine*, mais désignant également le *lever* du Soleil), fonctionne comme une mise en abyme de la poétique ovidienne de la répétition (A. Feldherr, p. 26-46). Mais répéter, c'est aussi jouer sur les différences de contexte et de perspective, en créant avec le lecteur une subtile et jouissive complicité. La façon dont Ovide reprend à deux reprises le chant de Démodocos sur la liaison adultère de Mars et de Vénus (Homère, *Odyssée*, VIII) en est un exemple : dans l'*Ars Amatoria* (l. II), il donne à l'épisode une coloration élégiaque et didactique, tandis que, dans les *Métamorphoses* (l. IV), il l'intègre au chant de Leuconoé, la deuxième des Minyades, comme prélude aux amours de Sol et image du tressage / tissage de la parole poétique (B. Weiden Boyd, p. 47-68). Le travail ovidien de reprise du texte homérique est également porteur d'une « critique subtile de la tradition épique » (p. 70), dont l'objectivité narrative est minée de l'intérieur, comme le montre P. Heslin dans son analyse de Cycnus et d'Achille, au chant XII des *Métamorphoses*. Achille y apparaît comme un faux héros, « un lâche » (p. 85) qui, au contraire de Cycnus, garde secrète son invulnérabilité (fait mythique qui, rappelons-le, remonte, au mieux, à l'époque hellénistique), même lors de la bataille autour du corps de Patrocle. Le texte homérique n'interdit pas cette grille de lecture, même lorsque le héros est « blessé » par Astéropée (*Il*., XXI, 167). En effet, il peut s'agir d'une blessure apparente, à l'image de celle que, chez Ovide, Achille croit avoir infligé à Cycnus, quand il voit sur lui le sang de Menoetès. Cette intéressante analyse, qui s'ouvre à l'*Achilléide* de Stace, est cependant parfois formulée en termes surprenants, qui posent le problème du statut attribué à Achille (personnage fictif ? source d'information pour Homère ?) : peut-on dire sans hésitation qu' « Ovide, au livre XII des *Métamorphoses*, nous offre une information nouvelle qui nous invite à penser que la narration iliadique est un mensonge d'intérêt personnel, « a self-serving lie », *inventé par Achille* et *promulgué naïvement par Homère* » ? (p. 69, c'est moi qui souligne). Même si l'objectif d'Ovide est de saper les fondements de l'autorité narrative épique (d'Homère comme de Virgile, p. 88), voulait-il renverser le rapport qui unit le personnage créé à celui qui le façonne, au gré de sa liberté poétique ? On saisit ici la malléabilité de la notion de répétition et la subjectivité des approches que permet le texte ovidien. Cette richesse intertextuelle se dit également dans le personnage métapoétique d'Hécube, dont la violence destructive, proprement animale, permet une réflexion sur la notion d'*ira*, constitutive de la fondation de Rome, telle que la dit la fin de l'*Énéide* (A. Augoustakis, p. 100-124). C'est, me semble-t-il, la métamorphose en chienne d'Hécube, catastérisme qui la met en rapport avec la symbolique de Sirius, qui permet de faire fusionner poésie et politique. Cette dialectique est encore à l'œuvre à la fois dans les multiples mythes de succession qui émaillent les *Fastes* V et les *Métamorphoses*, la « succession » étant conçue comme une « répétition, tant au niveau cosmique que terrestre » (p. 125, D. Krasne, p. 125-153), dans les nombreux viols, narrés ou passés sous silence qui structurent les *Métamorphoses* et font réfléchir le lecteur romain sur son histoire (S.L. James, p. 154-175), dans l'absorption et la transformation de l'œuvre antérieure par la poésie exilique conçue comme une méditation sur la puissance virtuellement destructrice de l'*ars* (P.E. Knox, p. 176-195).

C'est ainsi le riche substrat d'une matière mythique nouvelle qu'Ovide lègue à ses successeurs qui sauront s'en nourrir pour façonner leurs propres œuvres et, comme Valérius Flaccus, Stace ou Silius Italicus, dire l'originalité de l'épopée flavienne, entre reprises, variations et entrelacements subtils de modèles différents (A. Keith, p. 196-224). Cette pratique particulière peut être plus finement cernée avec l'outil informatique ; ainsi, à l'aide de la base de recherches Tesserae (tesserae.

caset.buffalo.edu), N.W. Bernstein a pu mettre en évidence le large spectre de répétitions à l'œuvre dans le livre II des *Punica*, pour montrer comment Silius Italicus élargit le contexte de l'allusion ovidienne par un jeu de juxtapositions suggestives complexe (p. 225-248). Le parcours se termine avec le *De raptu Proserpinae* de Claudien, plus précisément l'épisode du rapt de Coré dans la prairie de l'Enna, qui allie esthétique de la répétition et érudition alexandrine en réponse et en prolongement aux narrations répétées du mythe de Perséphone dans les *Métamorphoses* et les *Fastes* d'Ovide (S. Hinds, p. 249-278). La bibliographie et la présentation des auteurs sont suivies d'un index, principalement dévolu aux noms propres.

Cet ouvrage d'une typographie et d'une lecture agréables (pas de coquilles à part des oublis d'accents sur des titres en français, par exemple, p. 288 ou 303) présente l'intérêt de revisiter un élément fondamental de la poétique ovidienne et de montrer la place essentielle occupée par le poète de Sulmone dans la réception postérieure du mythe (Claudien en est un exemple avec l'insertion du narcisse [absent des *Mét*. et des *Fastes*] dans sa reprise du catalogue ovidien des fleurs cueillies par Coré [II, 131-136], faisant ainsi du narcisse « une fleur d'Ovide et un mythe d'Ovide », Hinds, p. 262). Dans cette perspective, il est surprenant que le concept de *uarietas* soit systématiquement laissé de côté (il n'est cité que deux fois et ne figure pas dans l'index), alors qu'il est constitutif de la répétition. Mais une étude croisée de ces deux facettes, tant au niveau esthétique que poétique, aurait sans doute dépassé le cadre de ce livre, remarquable par les qualités des exposés qui y sont réunis : la finesse des études, la diversité des angles d'approche, la subtilité des développements apportent au lecteur à la fois l'enrichissement intellectuel, le désir d'approfondir les analyses et le plaisir de la lecture.

Christine Kossaifi.

Patrick Kragelund, *Roman Historical Drama : the* Octavia *in Antiquity and beyond* : Oxford, Oxford University Press, 2016, 475 pages.

Le propos de cette publication, affiché sur la quatrième de couverture, est d'affirmer que l'*Octavie*, après des décennies de discrédit, non seulement mérite d'être considérée comme une tragédie à part entière (intrigue riche, changements spatio-temporels dynamiques, jeu brillant entre le verbal et le visuel, questions politiques reflétant la période historique de son écriture), mais encore bouleverse notre connaissance du théâtre romain par les conventions scéniques et la conception du dramatique qu'elle affiche. Les implications de cette relecture seraient une réinterprétation du drame historique, de son rôle et de son impact à Rome, en lien avec la pratique théâtrale et avec la politique qui a vu la chute de Néron en 68.

Force est de constater que le pari est gagné. L'édition apporte véritablement un nouvel éclairage, en s'appuyant sur de récents travaux mais en faisant aussi preuve d'une grande indépendance d'esprit. Le tout se présente en outre dans une forme impeccable, aussi séduisante que le laisse présager la couverture. L'expression est précise et ferme. Les étudiants comme les spécialistes de l'histoire et du théâtre antiques trouveront là un exemple de méthode. Le travail est fondé sur les textes littéraires bien sûr, mais enrichi par l'étude de textes épigraphiques, historiques, de monnaies, de monuments et de la statuaire. Les nombreux appendices (liste des illustrations ; liste des tableaux ; *index locorum* ; index des personnes, des sujets et des lieux très nourri) donnent une bonne idée de ces richesse, clarté et alliance d'analyse et de synthèse au service d'une volonté didactique constante. On apprécie

REL_94.indb 307 24/10/2017 11:22:47

la pertinence des titres et sous-titres (voir la table des matières *infra*), qui permettent de comprendre rapidement de quoi il retourne et de circuler aisément dans l'ouvrage.

L'apport pédagogique se double de solides avancées scientifiques. La bibliographie, copieuse, est parfaitement à jour. Tout au plus peut-on y déplorer l'absence de récents ouvrages sur les liens entre tragédie latine et pantomime (E. Hall & R. Wyles [dir.], *New Directions in Ancient Pantomime*, Oxford, 2008 [voir *REL*, 89, 2011, p. 348 *sqq*.] ; A. Zanobi, *Seneca's Tragedies and the Aesthetics of Pantomime*, London – New York, 2014) qui auraient enrichi les commentaires sur le jeu et les passions des personnages, ainsi que le cruel manque des travaux de J.-F. Chevallier sur A. Mussato. Les titres français, de façon globale, sont peu représentés. On regrette également, outre une présentation peu commode qui mentionne les initiales des prénoms avant les noms d'auteur, un mélange des sources et de la littérature secondaire. Et, parmi ces sources, il semble curieux de mentionner le seul Juste Lipse, sans un Delrio (*In L. Annaei Senecae Cordubensis, Poetae grauissimi, Tragoedias decem […]*, Anvers, Chr. Plantin, 1576) par exemple, qui a tout autant contribué à la redécouverte des « Sénèque » à la Renaissance.

Le plan révèle une belle maîtrise du sujet. Trois parties, de longueur inégale mais adaptée à la matière traitée, sont consacrées à la tradition (I), à l'*Octavie* (II) et à la survie de la pièce (III). Après quatre premiers chapitres qui abordent des questions générales (le genre de la prétexte, la classification des genres et leurs usages) en contredisant certaines idées reçues — comme le prétendu déclin des grands genres sous l'Empire — puis se resserrent progressivement vers le particulier (Accius, en tant que modèle), la première partie prend un nouvel élan quand elle étudie comment le genre de la prétexte reflète les conflits politiques, quelle traduction il reçoit sur scène, avant de passer en revue les tragédies prétextes impériales, du moins ce qu'on peut en imaginer d'après les témoignages.

La deuxième partie se centre sur l'*Octavie* et commence par trois chapitres transversaux (liens entre la pièce et le genre ; temps et espace — il faudrait cependant se méfier ici de l'utilisation de l'*Onomasticon* de Pollux pour traiter des *realia* théâtrales — ; intrigue et arrière-plan historique), avant de consacrer cinq chapitres à la lecture, progressive et continue, de la pièce. C'est là le temps fort de l'ouvrage : il s'agit d'un commentaire dans la lignée de ceux d'A. J. Boyle aux tragédies de Sénèque, chez la même maison d'édition. Variant les approches (remarques sur le style, sur le lien avec la philosophie de Sénèque ou les autres tragédies latines, sur les conventions théâtrales), permettant d'avoir une vue globale de chaque séquence avant d'en discuter les points importants, ces chapitres seront une aide solide pour ceux qui voudront étudier la pièce de façon serrée. Ils déploient la problématique principale (rapport entre théâtre, histoire et politique) tout en l'adaptant à chaque temps ou personnage de la pièce. Deux remarques ici : on aurait aimé davantage de commentaires métriques et un approfondissement de la comparaison entre *Octavie* et les tragédies de Sénèque. Le dernier chapitre reprend de la distance et s'interroge sur les conditions d'écriture de la pièce (époque ; auteur). Alors qu'on aurait attendu cette réflexion plus tôt, elle se trouve finalement bien plus pertinente à cet endroit parce qu'elle est le fruit de multiples éléments glanés au fil de l'étude. Là comme ailleurs, la démonstration est patiente et rigoureuse, avec de commodes résumés des acquis au fil des pages.

Un unique chapitre constitue la dernière partie, consacrée à la réception de l'*Octavie*. P. Kragelund synthétise en peu de pages ce que les divers auteurs dramatiques et divers pays européens doivent à cette prétexte, sans oublier son influence sur d'autres genres artistiques. On retrouve la vigueur intellectuelle des autres chapitres, qui amène l'auteur à poser des questions de fond (en quoi l'*Octavie* est-elle un modèle ? ce modèle a-t-il été permanent ? pourquoi a-t-elle eu tant d'influence ?

comment s'est déployé son impact ?) et à y répondre finement, sans jamais oublier les textes.

Les propositions de P. Kragelund sont fermes et convaincantes : il y a une authentique pratique théâtrale sous l'Empire ; il faut imaginer un auteur tout près des circonstances historiques pour donner une clef d'interprétation des événements de 68 ; l'image de Néron est liée à des éléments clefs de l'*Octavie*. On aurait d'autant plus aimé le lire sur le lien entre l'*Octavie*, l'*Hercule sur l'Oeta* et les huit tragédies de « Sénèque le Tragique », mais il est vrai que l'angle d'attaque choisi et la nature même de l'œuvre, un drame historique, ne se prêtaient guère à de telles réflexions. Espérons que cet ouvrage les suscitera.

Table des matières :
List of Figures
List of Tables
Part I: The tradition
1: Recovering a lost genre
2: Republican flourishing and imperial decline?
3: Genre and its uses
4: Accius
5: Romans fighting Romans
6: Stages old and new
7: Imperial *praetextae*
Part II: The *Octavia*
8: A *praetexta*?
9: Time and place
10: Plot and historical background
11: Octavia and the people
12: Seneca and Nero
13: The ghost, the divorce, and the wedding
14: What Poppaea saw
15: The revolt, the fire, and the ship of death
16: The time of writing
Part III: The afterlife
17: Tragic pasts
Bibliography
Index locorum
Index of persons, subjects, and places

Pascale Paré-Rey.

M. Annaei Lucani *Belli Civilis liber VII*, a cura di Nicola Lanzarone : Firenze, Felice Le Monnier, 2016, 617 pages.

Le genre du commentaire a fait incontestablement de grands progrès dans les vingt dernières années, et les commentaires antérieurs aux années 80, qui se réduisaient souvent à des notes explicatives plus ou moins succinctes, ne correspondent plus aux exigences actuelles en la matière. Ils sont donc, pour la plupart, à refaire, et c'est là un vaste champ ouvert aux chercheurs, que les Anglo-Saxons et les Italiens ont investi avec succès depuis longtemps. Le commentaire du chant VII de la *Pharsale* que vient de publier N. Lanzarone (après un travail analogue sur le *De Providentia* de Sénèque chez le même éditeur en 2008) vient donc remplacer

les commentaires, longtemps bien utiles mais quelque peu dépassés à présent, de O. Dilke (1960) et D. Gagliardi (1975), et restera la référence majeure sur ce texte pour de nombreuses décennies à venir.

Cet ouvrage réunit en effet, à un haut degré de qualité, toutes les caractéristiques que l'on attend aujourd'hui d'un commentaire, et franchit aisément une barre que l'on s'est habitué à voir placée très haut désormais. D'une part, le commentaire vers à vers de chaque épisode est précédé d'une introduction synthétique, suivant une méthode très bienvenue et de plus en plus répandue. Ces développements synthétiques sont l'occasion de mises au points fort utiles sur des problématiques générales appliquées au texte étudié, comme par exemple les explications multiples (p. 96-97), les apostrophes (p. 103-104), le *makarismos* (p. 112), la gigantomachie (p. 205-206) ou la dimension tragique de Pompée (p. 166-167). Ensuite vient un commentaire juxtalinéaire extrêmement fouillé et approfondi, où tout est passé en revue (problèmes d'établissement du texte, d'interprétation, sources et modèles, aspects idéologiques, analyse lexicale, remarques stylistiques), et où aucune difficulté n'est laissée de côté (voir par exemple les discussions détaillées de passages controversés p. 128-129 ou p. 144-145). Mais cette exigence d'exhaustivité va de pair avec un louable souci de concision : ne sont données que les informations utiles à la compréhension du texte ; rien de plus, rien de moins. Une autre qualité attendue d'un bon commentaire est une bibliographie à la fois étoffée, sélective et actualisée. Celle de N. Lanzarone s'étend sur vingt-quatre pages, elle est parfaitement à jour (on y relève notamment l'importante étude de A. Ambühl de 2015 sur les intertextes grecs de Lucain) et l'essentiel de ce qui concerne directement le texte de Lucain y est (même si quelques travaux français récents manquent à l'appel : j'y reviendrai) ; les notes du commentaire font des renvois fréquents, sous forme abrégée à l'anglo-saxonne, aux titres de la bibliographie, en y ajoutant au cas par cas quelques références plus indirectes non retenues dans la bibliographie générale sélective, ce qui est de très bonne méthode pour éviter à la fois l'inflation des notes et de la bibliographie. Une triple série d'index (index des mots latins et des mots grecs notables, index des thèmes et motifs, *index locorum*) vient accroître encore la commodité de l'ouvrage. Sur le plan de l'interprétation générale, le commentaire reste fidèle à ce que l'on peut appeler l' « orthodoxie narduccienne » (du nom d'E. Narducci, dont les travaux font largement autorité dans la recherche européenne) et prend ses distances vis-à-vis des lectures « ironisantes » et / ou « déconstructionnistes » (voir notamment les remarques pertinentes sur la stratégie apologétique de Lucain dans l'épisode de la fuite de Pompée, p. 439-440). Dans l'ensemble, ses discussions interprétatives sont convaincantes et marquées au sceau du bon sens (cf., par ex., p. 366-367, la discussion sur le prétendu épicurisme des v. 445-455).

Devant ce bilan largement positif d'un travail qui, répétons-le, est un modèle du genre, on se permettra toutefois d'exprimer un léger regret face à la brièveté de l'introduction (p. 1-17). Certes, celle-ci est compensée en partie par la richesse et la densité des informations qui y sont rassemblées (avec d'intéressantes réflexions sur providentialisme et antiprovidentialisme, nourries des travaux antérieurs de l'auteur) ; mais on aurait peut-être apprécié, notamment, une synthèse sur le traitement des sources et de la matière historiques (même si l'on retrouve l'essentiel des éléments à ce sujet dans le détail du commentaire), et, surtout, un aperçu plus complet sur l'esthétique et la stylistique lucaniennes. En outre, je l'ai dit, quelques études françaises récentes auraient pu enrichir le commentaire sur tel ou tel point précis : par exemple, l'article de J.-P. Aygon sur la théâtralisation du récit dans la description de la bataille de Pharsale, dans le recueil M. Briand (dir.), *La trame et le tableau*, Poitiers, 2013, ou les articles de F. Galtier sur la trajectoire de L. Domitius Ahenobarbus dans la revue en ligne *Interférences* (2009) ou sur le champ de bataille

REL_94.indb 310 24/10/2017 11:22:47

de Pharsale dans les *Mélanges Paul Martin* (Louvain, 2009). On pourrait y ajouter l'article de J. B. Gómez, « La narración de la batalla de Farsalia como derrota en Lucano », *Emerita*, 74, 2006, p. 259-288. La connaissance de l'article de P.-J. Dehon dans *Latomus*, 48, 1989, p. 120-126 aurait permis à N. Lanzarone de discuter (sans préjuger de son opinion sur la question) la possible amphibologie du v. 81, dont il ne parle pas. Le parallélisme thématique et structurel entre les chants VII et VIII aurait mérité un examen plus approfondi, en s'appuyant notamment sur O. Dilke, « Lucan's account of the fall of Pompey » dans les *Mélanges Riposati* (Rieti, 1979, p. 171-184). Sur ce même sujet, et aussi sur la dimension tragique du chant VII, je me permets d'ajouter à la liste des références absentes mon article : « Y a-t-il une unité du personnage de Pompée dans la *Pharsale* ? », *REL*, 88, 2010, p. 156-171, et, en amont, celui d'H. Zehnacker, « Épopée et tragédie, à propos de la *Pharsale* », dans les *Mélanges J. Soubiran*, Toulouse, 2002, p. 281-290.

En ce qui concerne le texte adopté pour cette édition, il est très proche de celui de Housman (1927), moyennant quelques divergences recensées p. 19. À l'intention des lecteurs français habitués à l'édition Bourgery de la CUF (en attendant la refonte programmée de celle-ci…), je fournis ci-dessous une petite liste relevée au fil du texte (et pas forcément exhaustive) des différences entre l'édition Lanzarone (L) et l'édition Bourgery (B) :

161 : vers entre crochets chez L ;
183 : *tumultum* (L) / *tumultis* (B) ;
200 : entre crochets chez B ;
260 : *nocentem est* (L) / *nocentem* (B) ;
310 : *respexerit* (L) / *respexerat* (B) ;
419 : *quae* (L) / *quo* (B) ;
514-520 : déplacés après le v. 488 chez L ; 513-516 entre crochets chez B ;
594 : *humani* (L) / *humanum* (B) ;
641 : *seruiet* (L)/ *seruiat* (B) ;
658 : *uouitque* (L)/ *uoluitque* (B) ;
677 : *parte apsente mori* (L)/ *te praesente mori* (B) ;
711 : *Aegypton* (L) / *Aegyptum* (B) ;
735 : *aut Marte subactis* obélisé chez L ;
747 : entre crochets chez B ;
761 : *stratumque cubile* (L) / *caesumque cubile* (B) ;
784 : *poenae misero* (L)/ *misero poenae* (B) ;
796 : entre crochets chez B ;
820-822 : entre crochets chez B.

François Ripoll.

Alessia Bonadeo, Alberto Canobbio & Fabio Gasti (dir.), *Filellenismo e identità romana in età flavia* : Pavie, Collegio Ghisleri – Ibis, 2011, 169 pages.

Ce volume s'inscrit dans un programme de recherche sur l'époque flavienne mené par le Collegio Ghisleri, le département des sciences de l'Antiquité de l'Ateneo de Pavie et l'Istituto Italiano di Scienze umane de Florence (projet PRIN). Il fait suite à deux volumes parus en 2003 et 2007. Comme l'indique Fabio Stock, l'appellation « époque flavienne » (« età flavia ») est récente, puisque on parlait naguère de la littérature d'argent. Le philhellénisme de cette période cherche à se démarquer des excès néroniens et représente plutôt un fait culturel assimilé et discret. Sa marque principale est le recours aux mots grecs dans un texte latin, axe bien

représenté dans le volume. Mais les auteurs ont aussi intégré à ce panorama tout ce qui est référence au mythe, en particulier dans les épopées. Les deux premières contributions (G. Rosati et V. Naas) posent bien les bases générales de la question : culture grecque et pouvoir romain.

L'article de Gianpiero Rosati, « I *tria corda* di Stazio, poeta greco, romano e napoletano », ouvre judicieusement le volume : Stace, poète napolitain, unit dans sa personne le monde grec et le monde romain. Toutefois, chez lui, le philhellénisme relève d'un orgueil non pas « ethnico-culturel », mais « strictement professionnel » de poète. Les titres grecs de la plupart des *Silves* (relevant de la tradition épidictique), la référence à la lyrique grecque, en particulier à Pindare, la revendication d'une sorte d'improvisation à la manière d'Archias sont autant de signes d'une culture grecque destinée à séduire un public cultivé. Or celle-ci est intégrée à un cadre proprement romain, celui de l'empire, à vocation universelle : il en va ainsi de la référence aux grands modèles latins, notamment à Virgile, du thème de la « légende corrigée », qui affirme la supériorité de la réalité romaine sur le mythe grec, du transfert métapoétique de l'élégie de la Grèce à Rome dans la Silve I,2. Enfin la cité de Naples, cité d'origine grecque, où son père Papinius exerça comme *grammaticus*, avec un programme exclusivement grec, constitue à la fois une identité alternative à l'identité romaine de Stace, mise à mal après l'échec aux Jeux capitolins de 90, et le lieu de l'*otium* culturel de l'élite romaine.

Avec Pline l'Ancien, Valérie Naas se situe dans le cadre « encyclopédique », porteur d'une vision du monde : « Philhellénisme et identité romaine chez Pline l'Ancien (*Nat.*, 7,81-130) ». Elle choisit le livre VII, qui, à travers une revue des qualités physiques et morales des individus, présente, dans une sorte de *synkrisis*, un éloge comparé des grands hommes grecs et romains. À première vue, Pline fait plutôt preuve d'un « antihellénisme », que V. Naas interprète comme une méfiance à l'égard des Romains philhellènes. Mettant en regard l'index du livre et le texte lui-même, elle relève une inversion dans l'ordre qualité / personne qui l'incarne quand il s'agit des Romains : les qualités, et au premier chef la *uirtus*, sont ici prétexte à l'éloge des grands hommes de Rome. L'admiration des Romains à l'égard des Grecs se réduit à une reconnaissance par le pouvoir politique de la valeur culturelle, celle-ci se trouvant finalement subordonnée à celui-là. Une place importante et symbolique est accordée aux deux Catons (le premier étant antihellène, le second philhellène), mais aussi à Scipion l'Africain, créant implicitement une analogie entre le « siècle des Scipions » et l'époque flavienne.

Avec la contribution d'Alberto Canobbio, on passe à la question des termes grecs dans un texte latin, en l'occurrence chez Martial : « Parole greche in Marziale : tipologie di utilizzo e tre problemi filologici (3.20.5 ; 3.77.10 ; 9.44.6) ». Si Horace critique cette pratique, l'usage la ratifie. A. Canobbio place d'un côté ce qui est du ressort de la culture « scolaire » (références à Homère, titres de comédies de Ménandre), de l'autre des références à la vie sociale contemporaine (proverbes ; termes érotiques) ; mais, dans tous les cas, il y a un appel à la complicité avec le lecteur, cultivé ou moins cultivé, notamment à travers des jeux de mots. Dans une deuxième partie A. Canobbio envisage trois cas où introduire du grec permet une leçon plus satisfaisante. On retiendra en particulier le cas de l'épigramme IX.44, où restituer ΛΥΣΙΠΠΟΥ (sous-entendu ἔργον) à la place de *Lysippum* reflète la réalité d'une lecture, en grec, sur la base d'une statue, puis d'une écriture, en latin : *Phidiae*.

Mathilde Mahé et Enrico Maria Ariemma abordent l'épopée, le philhellénisme ayant alors partie liée avec l'intertextualité et la réécriture des mythes. Dans sa contribution « Traits de romanisation de l'épopée grecque chez Valérius Flaccus », M. Mahé envisage successivement la composition générale des *Argonautiques* de Valérius Flaccus, entre Apollonios de Rhodes et Virgile : les prophéties, la temporalité

REL_94.indb 312 24/10/2017 11:22:47

(avec la question pendante de la fin prévue par Valérius pour son épopée), mais surtout la géographie. La sous-représentation de l'occident, qui peut surprendre, reflète en fait les conquêtes récentes de l'empire. De son côté, E. M. Ariemma s'intéresse aux mythes grecs présents dans les *Punica* de Silius Italicus : « Miti greci (e greco-latini) nelle *Punica* di Silio Italico. Qualche esempio di riscrittura ». Il envisage successivement le mythe du jugement de Pâris, puis celui de la restitution du Palladium, proposant une lecture scrupuleuse, à la fois contextuelle, intertextuelle et métanarrative de l'épopée.

L'article de Giuseppe Dimatteo, passe à Juvénal, à la frontière entre époque flavienne et époque antonine : « Onomastica, mito, satira : Iuv. 8.30-38 ». Il analyse dans ces vers, qui se présentent comme une mise en garde à Ponticus afin qu'il soit à la hauteur de son nom, le décalage entre les noms de personnages mythiques et les personnes qui les portent : Atlas est un nain, Cycnus est un Éthiopien noir, Europe est une femme contrefaite. Juvénal joue à la fois sur le goût contemporain pour les « phénomènes », les êtres anormaux ou différents, et sur les possibilités offertes par la rhétorique : *permutatio* de la *Rhétorique à Herennius*, ironie de Quintilien. Il récuse la fonction d'euphémisme, préférant voir là seulement une ironie, sans doute cruelle, mais correspondant bien à l'esprit du temps.

Enfin, Fabio Stock étudie la réception au xv^e^ siècle des auteurs flaviens, qu'ils aient connu une fortune ininterrompue à travers le Moyen Âge ou qu'ils aient été redécouverts par les humanistes. Le cas le plus connu est en effet la découverte par le Pogge, à Saint-Gall, de manuscrits contenant une bonne partie de Stace, de Valérius et de Quintilien. F. Stock analyse spécifiquement les commentaires de Sicco Polenton sur Martial, Stace, Silius Italicus, puis ceux de Pietro Odo et Pomponio Leto sur ces mêmes auteurs, ainsi que sur Pline, enfin le proème de la *cornucopia* de Nicolò Perotti, qui manifeste une pleine conscience des problèmes textuels qui se posent pour l'édition de ces auteurs (Martial, les *Silves* de Stace, Silius Italicus). Les humanistes de ce siècle ont largement contribué à l'édition et à la diffusion des auteurs flaviens.

Au total, on a affaire à un volume à la fois riche, intelligent et utile.

Sylvie Franchet d'Espèrey.

Roy Gibson & Christopher Whitton (dir.), *The Epistles of Pliny* (Collection « Oxford readings in classical studies ») : Oxford, Oxford University Press, 2016, 532 pages.

Dans la série bien connue des « Oxford readings in classical studies », le nouveau volume, consacré aux Lettres de Pline le Jeune, est publié sous la direction de R. Gibson et C. Whitton, qui figurent parmi les meilleurs spécialistes actuels de cet auteur. Rappelons que le *Panégyrique de Trajan* avait déjà été pris en compte dans le volume des *Latin Panegyrics*, édité par R. Rees en 2012, qui renoue ainsi avec une tradition qui remonte à la fin de l'Antiquité.

Les deux auteurs, R. Gibson et C. Whitton, présentent d'abord une copieuse introduction de 48 pages, qui contient une histoire des éditions des Lettres de Pline depuis 1470 jusqu'à 1970, puis un historique des recherches pliniennes de ces dernières décennies ; et enfin des considérations sur la place du livre X dans l'ensemble des Lettres. (On voudra bien noter que dans la suite de ce compte-rendu, le nom de Pline employé seul et l'adjectif « plinien » désignent exclusivement Pline le Jeune.)

La deuxième section de l'ouvrage présente quatre contributions groupées autour du thème « Pliny in history ». A.R. Birley décrit en détail la famille et la carrière de

Pline ; comme on sait, une grande partie de notre information, dans ce domaine, provient de documents épigraphiques, et Birley les présente d'une façon qui n'est pas toujours satisfaisante ; nous croyons avoir fait mieux dans notre édition de la *CUF*, t. I, 2009, p. xix-xxi. — Pour ce qui est de la suite, l'œuvre magistrale et inépuisable de R. Syme fournit une vingtaine de pages consacrées aux relations amicales ou mondaines de Pline. — R.P. Duncan Jones fournit une étude sur le patrimoine de Pline et sa gestion. — E. Champlin appelle « Pliny's other Country » la région des *Tusci* où se situe une partie de ses propriétés.

Le cœur de l'ouvrage englobe les contributions 6 à 16, qui sont autant de propositions sur la manière de lire les livres I-IX des *Lettres*. H.W. Traub montre qu'elles sont aussi soignées que les œuvres historiques de Tacite, avec lesquelles elles soutiennent la comparaison (à vrai dire, on n'en a jamais douté !). — Ch.E. Murgia étudie la chronologie et le classement des Lettres (il aurait peut-être fallu commencer par là !). — J.-A. Shelton livre des réflexions sur Pline le Jeune et la femme idéale, qui devient rapidement une étude (en forme de survol) sur les femmes romaines à l'époque de Pline. À propos de la lettre VI, 16 sur la mort de Pline l'Ancien, Umberto Eco montre de façon convaincante qu'elle constitue un double monument littéraire, à la gloire du grand savant qu'était Pline l'Ancien, mais aussi à la gloire de son neveu. (On peut regretter seulement que l'auteur ait éprouvé le besoin de reproduire *in extenso* le texte de la lettre accompagné d'une traduction dont les lecteurs des *Oxford Readings* n'ont sans doute pas besoin.) — La contribution n° 10, de B. Bergmann, concerne les villas de Pline ; elle n'est que le compte-rendu, publié en 1995, des livres de R. Förtsch, 1993, et de P. de la Ruffinière du Prey, 1994. (Nous faisons remarquer ici, avec quelque humour, que nous ne souhaitons pas présenter de compte-rendu d'un texte qui n'est lui-même qu'un compte-rendu...)

La contribution de A.M. Riggsby élucide les interactions entre la personne (ou la personnalité) de Pline et la société dans laquelle il vit et à laquelle il s'adresse. Nous avons relevé, p. 226, la belle formule, très éclairante : « The Roman elite had always conflated their social standing and political authority with moral superiority to some degree ».— Ce qui nous amène à la contribution n° 12, de M. Roller, sur la conception et la pratique de la poésie chez Pline. Celui-ci reprend plusieurs termes catulléens pour qualifier les différentes catégories de poésie et pour les évaluer (*lepidus*, *uenustus*, *facetus*, *ineptus*...). La poésie offre ainsi une arène pour des compétitions aristocratiques. — Dans le cadre de cette échelle des valeurs, S.E. Hoffer offre une longue (trop longue : plus de 40 pages !) étude sur Régulus, le mauvais sénateur (I, 15). — On revient à des considérations plus strictement littéraires avec une intéressante étude de P. Schenk, sur les formes de l'intertextualité dans les Lettres de Pline, et avec quelques réflexions éclairantes de M. Griffin, sur Pline et Tacite : la différence de leurs tempéraments n'a pas nui à leur amitié réciproque, et peut-être l'a-t-elle même renforcée. — La deuxième section du livre se termine par un long texte de J. Henderson, intitulé « Knowing someone through their books. Pliny on Uncle Pliny (Epistles 3.5) ». Les concepts et les méthodes très personnels de ce savant nous dissuadent de formuler quelque appréciation que ce soit ; mais il est vrai que les travaux de J. Henderson font partie, actuellement, de ce que l'on pourrait appeler le paysage plinien : il était donc normal de leur faire une place.

Une troisième partie de l'ouvrage contient pour l'essentiel une importante contribution de Fergus Millar intitulée « Government by correspondence », où sont analysées les structures et les méthodes qui ont permis au pouvoir central romain de gouverner, vaille que vaille, l'immense corps de l'Empire. — Elle se prolonge par une étude de G. Woolf qui, sans oublier l'aspect institutionnel du livre X des Lettres, met davantage l'accent sur son élaboration littéraire.

REL_94.indb 314 24/10/2017 11:22:47

Une quatrième et dernière partie, enfin, réunit un texte d'A. Cameron sur « Pliny's afterlive », version récrite et amplifiée de textes publiés en 1965 et 1967, ainsi qu'une mise au point de L.D. Reynolds sur la transmission des Lettres de Pline. Nous pensons que ces deux études auraient dû figurer, mais dans l'ordre inverse, en tête du volume.

Au total, le livre dirigé par Gibson et Whitton offre une image flatteuse de la recherche plinienne dans le monde universitaire anglo-saxon. La qualité des contributions est mise en relief par une typographie irréprochable, qui est d'autant plus méritoire que toutes les citations, en langues mortes ou vivantes, autres que l'anglais ont été traduites (était-ce bien nécessaire ?) et que la mise en page a dû être refaite. Nous n'avons trouvé qu'une erreur : p. 15, note 85 (et p. 82, en note non numérotée ; et peut-être ailleurs), le t. IV de l'édition « Budé », Paris, 1947, n'est pas dû à Anne-Marie Guillemin, mais à la plume savante et alerte de Marcel Durry.

Hubert Zehnacker.

Eugenio Amato & Marie-Hélène Marganne (dir.), *Le traité* Sur l'Exil *de Favorinos d'Arles : papyrologie, philologie et littérature* : Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, 206 pages.

Ce livre est un recueil d'études consacrées au traité *Sur l'exil* de Favorinos, que nous connaissons grâce au verso du papyrus n° 11 de la Bibliohèque de la Cité du Vatican (*P. Vat. Gr.* 11), un papyrus découvert en 1930 et qui présente au recto deux documents administratifs du temps de Septime Sévère et de Caracalla. Pour étudier ce texte et préparer son édition dans la Collection des Universités de France, Eugenio Amato a constitué une équipe internationale. Les travaux de cette équipe ont été présentés lors d'une journée d'études, en 2013, et, en 2014, au séminaire d'E. Amato, à l'Université de Nantes. En voici une version écrite.

L'ouvrage comporte deux parties. Dans la première (« Le dossier papyrologique »), on trouvera des contributions de M.-H. Marganne (« Le dossier papyrologique de Favorinos d'Arles »), N. Carlig (« Observations sur la forme, l'état du support et la mise en page du *P. Vat. Gr.* 11 »), G. Nocchi Macedo (« Signes et corrections dans le *P. Vat. Gr.* 11 (Favorinos d'Arles, Περὶ φυγῆς) »), A. Ricciardetto (« Les documents administratifs du recto du *P. Vat. Gr.* 11 ») et E. Amato (« *Adversaria* inédits de Wilhelm Schmid au *De Exilio* de Favorinos (avec un appendice sur Otto Immisch) » et « Pour l'histoire de l'achat et de la publication du *P. Vat. Gr.* 11 : incursions dans la correspondance du Card. Giovanni Mercati »). La seconde partie (« Le dossier littéraire et philologique ») commence par une contribution de B. Rochette (« Favorinos et ses contemporains. Bilinguisme et biculturalisme au IIe siècle ap. J.-C. »), qui situe Favorinos dans le milieu intellectuel de son temps, caractérisé par le bilinguisme et le biculturalisme. Favorinos écrivait en grec, mais connaissait bien aussi la langue et la littérature latines, à l'instar d'Hérode Atticus, d'Apulée, de Fronton et aussi d'Hadrien, l'empereur philhellène qui le protégeait. Ce dernier l'envoya-t-il pourtant en exil ? L. Holford-Strevens (« L'exil de Favorinos eut-il réellement lieu ? ») revient sur cette question souvent débattue et sur laquelle on ne peut arriver à aucune certitude. Une hypothèse a sa préférence : Favorinos aurait bien été exilé à Chios (dont le séjour n'était pas trop déplaisant) après le procès pour adultère où il avait été acquitté. Hadrien serait intervenu pour obtenir cet acquittement, puis il aurait exilé Favorinos pour calmer la colère du mari trompé et celle de l'ordre sénatorial. Le traité *Sur l'exil* est ensuite rapproché de la diatribe du philosophe cynique Télès (IIIe s. av. J.-C.) sur le même sujet par P. P. Fuentes González (« Le Περὶ φυγῆς de

Favorinos à la lumière des fragments de son devancier Télès »). Les deux textes présentent des points communs mais, alors que Télès vise d'abord à contredire l'opinion commune selon laquelle l'exil est un malheur, le traité de Favorinos, au-delà de ses aspects diatribiques, est surtout une autodéfense où l'auteur s'attache à mettre en valeur ses propres mérites. L'établissement de son texte inspire une série de notes critiques à C. M. Lucarini (« Sur le texte du Περὶ φυγῆς de Favorinos d'Arles »). On y trouve aussi des noms de personnages dont l'identification est incertaine. E. Amato (« Favorin. *Ex.* Col. 1, 25-27 : quel Mucius ? ») cherche à reconnaître le Mucius mentionné au début du texte. Il expose deux hypothèses : si Favorinos voulait nommer, aux côtés d'Empédocle et d'Héraclès, un personnage capable d'affronter tous les dangers, il a pu penser à C. Mucius Scaevola. Mais s'il pensait à des exilés célèbres, alors il a dû citer Coriolan dont le nom, C. Marcius Coriolanus, a été changé par erreur en Mucius. E. Amato préfère cette seconde hypothèse. La seconde partie de l'ouvrage s'achève par une contribution de J. Schamp (« Un guide de voyage pour Favorinos et Thémistios ») qui met en perspective les réflexions de Favorinos sur le voyage par rapport à celles des orateurs de la Seconde Sophistique et de Thémistios. Le livre se clôt sur une bibliographie et deux index.

Il s'agit d'une somme scientifique de grande qualité et qui constitue une contribution importante à la connaissance du traité *Sur l'exil* de Favorinos ainsi qu'à l'ensemble de son œuvre, une œuvre dont nous devons à E. Amato une nouvelle édition dans la Collection des Universités de France.

Alain Billault.

Florence Garambois-Vasquez (dir.), *Claudien : Mythe, histoire et science*. Actes de la journée d'étude du jeudi 6 novembre 2008 : Saint-Étienne, Centre Jean Palerne – Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011, 171 pages.

Me permettra-t-on un aveu en forme de litote ? De tous les poètes latins, Claudien n'est pas celui qui a ma préférence. Car j'ai toujours eu du mal à comprendre pourquoi et comment ce poète courtisan, champion toutes catégories de la langue de bois, par ailleurs zélateur sans nuances du brave général Stilicon et pourfendeur féroce des ennemis de celui-ci, enfin mythographe appliqué dans une période où les mythes étaient morts, a eu l'honneur de voir son œuvre passer presque entièrement à la postérité. Je n'en suis que plus à l'aise pour saluer comme il le mérite ce recueil d'articles à lui consacrés, qui s'inscrit dans le renouveau des études claudianéennes que l'on constate en France depuis quelques années ; ces articles, au nombre de six répartis en deux parties qu'encadrent une introduction et une conclusion, ont pour auteurs quelques-uns des meilleurs spécialistes français de la littérature latine tardive ; ils éclairent avec beaucoup de finesse certains aspects de cette œuvre abondante et permettent de mieux comprendre, à travers les thématiques envisagées ici, quels furent, dans le contexte politique et culturel de l'époque, le statut et la fonction de l'œuvre de Claudien.

C'est effectivement à trois « lectures politiques de Claudien » que sont consacrés les articles de la première partie. Jean-Louis Charlet, éditeur, traducteur et commentateur inlassable de Claudien, et à ce titre grand maître des études claudianéennes, mais aussi métricien accompli, étudie avec autant d'ingéniosité que de méticulosité, sous le titre « Genre littéraire, forme métrique et destination du poème », la facture métrique des pentamètres du poète et parvient à la conclusion que Claudien, à la différence notamment d'Ausone, n'écrit pas ses distiques élégiaques tout à fait de la même façon selon qu'il s'agit d'épigrammes ou de poèmes publics, faisant preuve

REL_94.indb 316 24/10/2017 11:22:48

en cela d'une subtilité très supérieure à celle de l'ensemble des poètes romains, tant classiques que tardifs, et dont je dirais volontiers qu'elle n'a d'égale que celle de son savant exégète. Qu'un écrivain dont la langue maternelle n'était pas le latin ait pu manifester dans ce domaine une telle virtuosité laisse tout de même sinon incrédule, du moins un peu rêveur... Vincent Zarini, à qui rien n'est étranger de ce qui concerne la littérature latine tardive sous toutes ses formes, dans un article intitulé « Culture grecque et politique romaine dans les éloges de Claudien », étudie celui que le poète consacra à un certain Flauius Manlius Theodorus, qui fut non seulement, montre notre collègue qui en trace un portrait très fouillé, un authentique philosophe (en l'occurrence néo-platonicien) et un véritable savant, qui plus est d'origine grecque comme Claudien lui-même, mais aussi un grand administrateur, sachant marier culture grecque et politique romaine en une synthèse qui est aux yeux du poète, dans une période de barbarisation menaçante, plus nécessaire que jamais. L'article de Florence Garambois-Vasquez, par ailleurs spécialiste des *Invectives* de Claudien, auxquelles fut consacrée sa thèse de doctorat, a pour titre « Claudien et le mythe de Vénus : entre ornement poétique et propagande politique » ; rappelant que la déesse occupe une place de choix parmi les divinités féminines chères au poète et qu'elle apparaît chez lui comme une divinité syncrétique, incarnant à la fois la solennité de la Vénus romano-italique et la sensualité de l'Aphrodite grecque, l'auteur analyse de ce point de vue les deux *Épithalames* composés par Claudien, l'un, de caractère officiel, pour les noces du jeune empereur Honorius et de Marie (fille de Stilicon), l'autre, beaucoup plus court et de caractère privé, pour celles de Palladius et Celerina, qui étaient deux proches du poète ; il ne saurait bien sûr être question de résumer ici ces analyses, dont on retiendra essentiellement, d'une part, que Claudien sait adapter le genre de l'épithalame à des situations différentes, d'autre part, que la figure de Vénus, loin d'être uniforme et univoque, y revêt elle-même des aspects très divers, tout en incarnant une puissance qui domine la nature, les hommes et les dieux – mais on restera quelque peu perplexe devant cette toute-puissance vénusienne proclamée dans un Empire et au sein d'une Cour impériale dont le christianisme et l'orthodoxie nicéenne étaient tout de même le socle idéologique – même si le nouveau *princeps* faisait visiblement preuve d'une ouverture d'esprit supérieure à celle qu'avait manifestée son père...

Cet article consacré à Vénus conduit tout naturellement à la seconde partie du livre, qui a pour sujet « Mythes et intertextualité chez Claudien ». Spécialiste (notamment) à la fois de Claudien et des commentaires de Donat, Bruno Bureau, sous le titre « Claudien et la littérature de commentaire : quelques éléments de traitement poétique de l'érudition littéraire », était bien placé pour poser la question de savoir comment Claudien « recevait » les textes dits « classiques », dont on a tendance à croire qu'il les lisait « immédiatement » en portant sur eux un regard vierge ; or il existait dans l'Antiquité tardive une abondante « littérature de commentaire », tant grammaticale que philosophique et allégorique, dont B. Bureau, grâce à des analyses pleinement convaincantes (même si elles ne constituent, écrit-il, qu'une « réflexion qui s'ébauche ») montre que Claudien y a largement puisé et suggère que la recherche concernant ce poète prenne davantage en compte ce qu'il appelle d'une assez jolie formule « l'intertextualité intermédiaire ». Marie-France Guipponi-Gineste, dans la lignée de sa thèse sur *Claudien, poète de l'objet et de l'instant* et de sa monographie sur *Claudien, poète du monde à la Cour d'Occident*, se penche en véritable minéralogiste (doublée d'une historienne et d'une philosophe) sur les « Pierres précieuses et pierres curieuses dans la poésie de Claudien », laquelle a cette particularité de présenter un remarquable catalogue de pierres, qui fait apparaître le poète comme étant « tour à tour joaillier, architecte, lapidaire » ; assurant le lien entre les mondes divin et humain, qu'elles mettent constamment en contact, les pierreries sont très fortement liées aussi au pouvoir impérial, du fait qu'elles et lui sont pareillement « d'essence

divine » – d'où, chez Claudien, toute une thématique des « joyaux de la couronne », élément essentiel de sa poésie ; mais il est deux pierres non plus précieuses, mais curieuses, auxquelles le poète s'est particulièrement intéressé : ce sont le cristal et l'aimant, et les poèmes qu'il leur a consacrés le conduisent au cœur des secrets de la nature et de sa propre création poétique, témoignant d'une profondeur de pensée que j'avoue n'avoir jamais soupçonnée. Françoise Lecocq enfin, qui, comme elle se plait à le souligner p. 114, n'est spécialiste ni de Claudien ni du siècle de Théodose, mais (entre autres) du mythe du phénix, a tout naturellement choisi pour sujet « Le phénix chez Claudien : la fin d'un mythe », titre assorti du sous-titre « Pour une lecture politique du phénix : quelques arguments » ; elle y met en lumière l'originalité du poète par rapport à ses devanciers, dans les quatre poèmes où apparaît cet « oiseau rare », en particulier dans celui, totalisant 110 vers, qui s'intitule *In aue phoenice* et constitue la dernière grande épiphanie littéraire de l'oiseau mythique. Au-delà de quelques traits originaux qui sont répertoriés dans la première partie de l'article, l'important est en l'occurrence la lecture politique solidement étayée que propose F. Lecocq de ce texte et à l'issue de laquelle elle propose de voir dans le *Phoenix* de Claudien une œuvre engagée, dont la thématique fondamentale est une profession de foi en la pérennité de l'Empire romain : on est ici, estime-t-elle, en présence d'un chant véritablement prophétique, écrit selon toute vraisemblance aux alentours de l'an 400 et directement inspiré (dans une autre perspective bien sûr) du *Carmen de aue phoenice* de Lactance, mais riche d'échos horatiens et virgiliens, Stilicon étant pour Claudien l'équivalent de ce qu'avaient été Auguste pour Virgile et Horace, puis conjointement Constantin et le Christ pour Lactance, c'est-à-dire le Sauveur, à cette date seule lueur d'espoir pour qui croyait encore en l'avenir de Rome – mais un espoir dont F. Lecocq souligne *in fine* la fragilité, puisque l'Empire d'Occident n'a plus que quelques années à survivre : « le phénix romain, écrit-elle, ne renaîtra pas de ses cendres, et son dernier chant est un chant du cygne »...

Ayant déjà écrit l'introduction de ce recueil, F. Garambois-Vasquez reprend la plume pour une conclusion dont il faut saluer la présence et la pertinence, tant il est rare que les éditeurs d'Actes et autres ouvrages collectifs prennent cette peine – je l'ai bien souvent déploré. Je dirai, pour conclure moi-même, que ce recueil constitue une très belle « défense et illustration » d'une poésie sans doute trop longtemps méconnue, notamment, je l'ai dit, par l'auteur de ces lignes. Faut-il pour autant voir en Claudien non seulement le poète talentueux qu'il fut sans aucun doute, mais un authentique génie, nouveau Virgile ou peu s'en faut ? On en arriverait presque à le croire après avoir lu ces six articles aussi savants que brillants, qui ne sont pas loin de le suggérer. Mais c'est un pas que tout de même on hésite un peu à franchir.

René Martin.

Philosophie

Alice Accardi, *Teoria e prassi del* beneficium *da Cicerone a Seneca* : Palerme, Palumbo, 2015, 262 pages.

Cette étude repose sur plusieurs principes qui la définissent : elle associe les deux sources explicites qui nous sont parvenues sur la théorie du *beneficium* à Rome, le